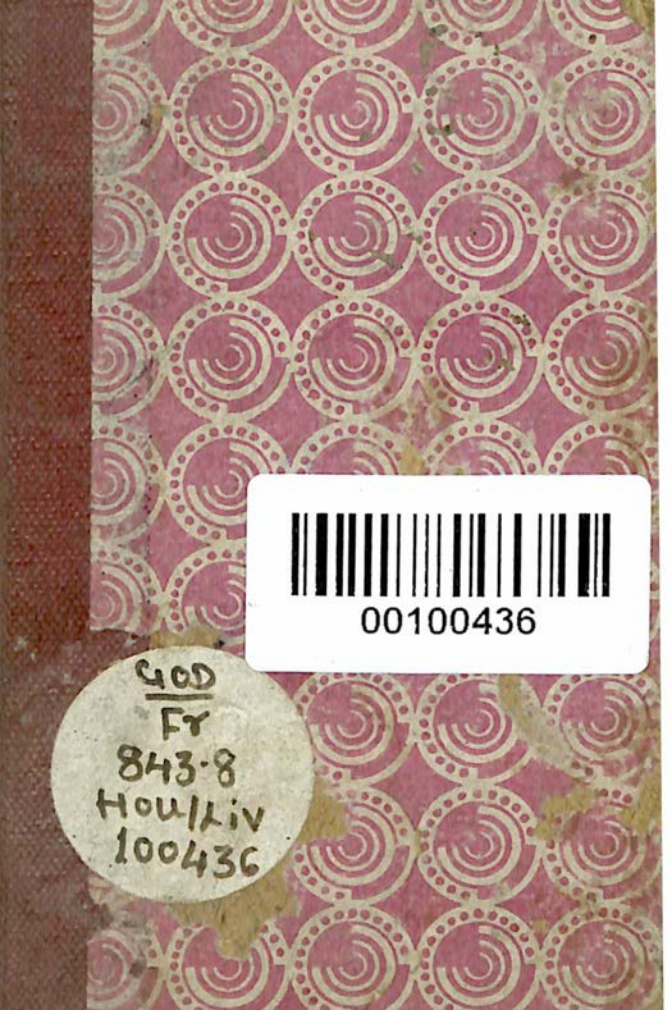

00100436
GOD
FT
843·8
HOU/LIV
100436

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-1.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 05 October, 2018

# LE
# LIVRE DE MINUIT

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

NUMÉROTÉS À LA PRESSE

| | | | |
|---|---|---|---|
| 5 | Exemplaires | sur papier de Japon | 1 à 5 |
| 5 | — | sur papier de Chine | 6 à 10 |
| 15 | — | sur papier de Whatman | 11 à 25 |

*ARSÈNE HOUSSAYE*

# LE LIVRE DE MINUIT

PRÉFACE

PAR GEORGES DE PEYREBRUNE

PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

*28 bis, rue de Richelieu, 28 bis*

1887

TOUS DROITS RÉSERVÉS

God
F8843.8
Hou/Liv
100436

00100436

# PRÉFACE [1]

J'éprouve un respect superstitieux à toucher l'œuvre d'un poëte ; les poètes, ces demi-dieux, ont attiré vers eux toute ma religiosité.

[1] Georges de Peyrebrune, en lisant les livres d'Arsène Houssaye, a marqué d'un trait tout un millier de pensées pour enrichir notre petite bibliothèque. Ayant composé le volume, il lui appartenait de le présenter au lecteur par une préface digne du livre. *Note de l'éditeur.*

Cependant j'ai osé entr'ouvrir la porte du jardin sacré dans lequel Arsène Houssaye a semé tant de fleurs éclatantes, et j'y ai cueilli, vers l'heure de minuit, une gerbe choisie parmi les plus subtiles, délicates et embaumées d'esprit, de ses merveilleuses pensées.

Elles sont toutes propres aux incantations, évocations et ensorcellements magiques, car, afin qu'elles ne perdissent rien de leur puissance et de leur charme, je les ai ramassées, une à une, dans le décor et suivant les rites classiques enseignés par le bréviaire des sorciers.

La lune vaguait, pâle et romantique, dans le désert profond des nues, traînant sa robe de clarté sur la poussière des étoiles; des ombres surgissaient du champ des asphodèles; au carrefour des bois rampaient, s'entre-croisant des formes terrifiantes. Voilées comme des femmes en deuil, des sources sanglotaient sous les mouvantes saulaies. Les sylphes valsaient dans le rond des clairières, au rythme des trilles battus par le rossignol. Et, lentement, sonnait minuit aux multiples clochers des hautes cathédrales, sous la tache de feu que la

ville embrasée, lointaine, mettait comme une aurore à l'horizon des cieux.

Et les voici, avec toute leur vertu magique, ces plantes graciles, menues, vigoureuses cependant en leur forme délicate, ciselées et nuancées, tissées de gaze étincelante sur une indestructible nervure d'or. On vous les rapporte et on vous les offre, lecteurs, comme un précieux dictame pour vos languissantes rêveries. Ouvrez ce livre, pas plus grand qu'un coffret à mettre un collier de perles; il renferme la quintessence de tout l'esprit humain et divin à la fois,

puisque cet esprit émane d'un homme qui est en même temps un historien et un philosophe, un romancier et un poète, un chrétien et un païen, un Français comme Voltaire, un Latin comme Horace, un Grec comme Anacréon. Il porte en lui plus qu'un triple génie, et la trinité est l'attribut des dieux.

*
* *

Donc, si, quand vient le soir, vous vous arrêtez, las du travail ou de l'oisiveté; s'il vous reste une fatigue des coudoiements de la foule et de la bêtise humaine avec un

désir assoiffé de rafraîchir votre âme aux sources pures de la poésie, ouvrez ce livre.

Si, lorsque sonne l'heure mystérieuse des songeries, vous éprouvez un besoin de retour vers le passé, vers les passions éteintes qui n'ont laissé dans votre cœur que le mélancolique souvenir des choses d'antan; si vous voulez retrouver l'émotion de ces jeunes souvenirs et de vos vieilles espérances, si vous êtes tenté de ressaisir au vol la fugitive sensation des bonheurs disparus, pour en retrouver l'écho, le parfum et l'image, ouvrez ce livre.

Si vous êtes encore dans la mêlée des luttes amoureuses, si vous avez toujours vingt ans, si les voluptés ardentes ne laissent que peu de loisirs, pour les chastes travaux de l'esprit, à vos veilles triomphantes, ou si vous êtes malheureux et que les espoirs trahis, tourmentent d'insomnie vos longues nuits jalouses, ouvrez ce livre.

Ou bien si vous n'êtes qu'un observateur, un voyageur curieux mais prudent, tenant le grand chemin et regardant, deçà delà, s'engouffrer sous les sentiers couverts de la passion l'humanité vibrante et affo-

lée, un spectateur de la dantesque comédie, vous plaisant seulement à pleurer ou à rire, suivant le cas ou le drame qui passe, ouvrez ce livre vous y trouverez tout le spectacle de la vie. Chacune de ces pensées évoquera et fera défiler devant vous un monde de ressouvenirs.

*
* *

Celui qui a formulé ces aphorismes, faisant ainsi, sans y songer, œuvre de moraliste et de philosophe, s'il n'eut fait que cela et n'eut donné aux lettres qu'un seul livre, — celui-

ci — aurait acquis une réputation comme tous les moralistes connus, en remontant jusqu'à Epictète et en redescendant jusqu'à Chamfort. On fût demeuré frappé du tour simple, qu'il donne à ses pensées même les plus élevées. Rien en lui ne sent le pédant, le monsieur qui se croit venu au monde pour y apporter des sentences. On devine, au contraire, que s'il l'a fait, « il ne l'a pas fait exprès ». A l'exemple des moralistes à formulaires, il ne s'est pas avisé de fabriquer de toutes pièces des maximes pour l'édification de ses contempo-

rains et sa propre glorification. Non : ses pensées ne se sont rencontrées si justes, si claires et complètes dans leur forme abrégée que parce qu'elles représentent la dernière, la plus forte expression de son travail d'analyste et d'observateur. C'est la synthèse des idées remuées et entrechoquées pendant plusieurs pages d'histoire ou de roman ; c'est le résumé final de son observation, sa déduction logique et suprême, la conclusion de son raisonnement, tout à coup formulée en une image saisissante et éblouissante de clarté.

C'est pourquoi l'idée apparaît avec

tant de justesse et de vérité sous sa parure parfois originale ou plaisante : on sent que la précieuse goutte d'esprit que l'on vient de déguster est le plus pur de tout le fruit savoureux puissamment exprimé.

On n'a qu'à feuilleter l'œuvre entière d'Arsène Houssaye pour retrouver, épars et nombreux, ces traits finals qui nous éblouissent tout à coup, comme des éclairs de vérité. Ils sont partout; ils arrivent au cours de tous ses romans, de ses études, de ses tableaux d'histoire, de ses travaux sur les arts, la politique, la société, de ses recherches philo-

sophiques sur l'âme, la vie, la mort, l'infini, l'éternité. On les retrouve dans ses poésies, dans ses contes et dans ses *Confessions*, ce merveilleux document de l'histoire privée de tout un siècle et dans lequel l'auteur a fait revivre pour nous sa jeunesse radieuse en des églogues d'une grâce virgilienne.

* * *

Ces pensées, que nous avons recueillies, en petit nombre d'abord, effleurant seulement le champ si

vaste, répondent à toutes les curiosités de l'esprit ou du cœur. Toutes les idées et toutes les sensations y ont au moins un écho. Toutes les questions y sont traitées, quelquefois résolues d'un mot.

C'est qu'Arsène Houssaye a touché à tout; il a tout connu, tout vu, tout ressenti, tout exprimé. Il a coloyé tous les mondes, celui de l'esprit, et... les autres; celui de la vertu et... les autres encore. Il a traversé presque tout un siècle et a moissonné, plus que n'importe quel moissonneur d'idées, les idées qui germent surtout sous les pas des poëtes et des

penseurs. Et s'il l'eût voulu !... Mais, très puissant et très doux, il a dédaigné de faire annoncer devant lui, par les sonneurs de trompe de la réclame, qu'il marchait les mains pleines de chefs-d'œuvre, apportant au monde la formule charmante de la vérité, non d'une vérité lépreuse et hoquetante, mais blanche, belle et délicate comme une nymphe antique, ceinturée très haut de roses embaumées et couronnée d'étoiles. Et sa formule aurait prévalu.

Il aurait pu, comme Platon, s'environner de disciples et discourir sur la vaine sagesse en se prome-

nant dans les jardins de l'Académie; il a préféré marcher sur ses plates-bandes, y laissant, pour immortel souvenir, l'empreinte géniale de son talon.

Il a préféré se couronner d'hyacinthes pour chanter la jeunesse et l'amour aux banquets d'Aspasie. Il a préféré jeter ses chefs-d'œuvre, comme son esprit et son argent, par toutes les fenêtres, insouciant de sa gloire présente, indifférent même à son triomphe futur.

*
* *

C'est une belle et rayonnante fi-

gure que celle d'Arsène Houssaye; il a inspiré tous les cultes, et les adorations lui sont venues des cinq parties du monde. Jamais homme n'attira vers lui plus d'affection et de dévouement. D'abord il a le génie de la bonté — il devait les avoir tous,

Il a perdu le meilleur de son temps à accueillir tout ce qui venait à lui, implorant aide et secours. Jamais il n'a rebuté personne. Jamais le dieu ne s'est fait invisible. Le poëte fastueux, éblouissant, à l'apogée de sa gloire, est demeuré humble de cœur comme un enfant, doux et tendre comme une femme

La simplicité d'un écrivain de cette valeur est extraordinaire et touchante. Alors que tant d'autres, médiocres ou pires, s'admirent, se rengorgent, lui, simplement et sincèrement, parlant de ses plus belles œuvres, dit que tout cela n'est rien.

Mais vous, pour si peu que vous ayiez de talent, il vous exalte, il vous admire, il vous prône; il vous prend de sa main et vous pousse devant lui.

Certes, celui qui aura l'honneur d'entreprendre une étude sur l'œuvre entière d'Arsène Houssaye, ayant un champ superbe pourra donner

carrière à toute l'ampleur de son jugement et à toute son admiration.

Mais quel qu'il soit, celui-là ne glorifiera jamais avec plus de ferveur et d'émotion que nous-même la valeur incomparable de ce cœur d'élite, la grâce, le charme de cet esprit qui a su tout poétiser, la joie et les larmes, l'amour et la charité.

*
* *

Et maintenant, lecteurs, ouvrez vite le livre, dans lequel on a réuni pour vous la fine fleur de ce précieux génie. Vous y trouverez le reflet de cette âme haute et douce, de cet

esprit si profond sous son élégance subtile et raffinée. Pour vous, lectrices, qui ne dédaignez pas de savoir comment l'auteur est fait, afin d'aiguiser d'une pointe de sentimentalité votre curiosité artistique, regardez le portrait que je vous présente : il rappelle les traits charmants de la troisième jeunesse de Houssaye comme rappellent les dieux les chefs-d'œuvre informes des maîtres sculpteurs. « La toge est rouge et rouge le feutre souple qui recouvre à demi le front haut et puissant. Les yeux bleus ont une douceur pénétrante, demi voilée par la per-

sistance du rêve. Les traits sont réguliers, la bouche est tendre mais ironique; abondante, la toison de la barbe, légère ainsi qu'une buée qui envelopperait le visage, semble briller d'une clarté d'or pâle, comme si quelque rayon de lune la caressait en passant ».

Mais le peintre doit s'être trompé, car on assure que le soleil dore encore de tout son éclat le Poëte des *Onze mille Vierges*.

GEORGES DE PEYREBRUNE.

LIVRE PREMIER

# LE LIVRE DE LA VIE

A minuit, nous apprenons à mourir. Minuit! c'est le portique du sommeil, comme la nuit est la préface du tombeau.

Apprendre à mourir, c'est encore apprendre à vivre.

Quand sonne la douzième heure du soir, nous nous jetons dans l'abîme du temps jusqu'au matin. Au réveil nous secouons le linceul — batiste — toile de Hollande — ou trame de coton, — et nous donnons notre premier baiser à la résurrection.

S'il y a des livres pour le matin il y en a pour la nuit. Or, minuit est l'heure de la rêverie avant les songes, l'heure sérieuse où la sagesse marque les idées. La Rochefoucauld, Chamfort, Rivarol ne font pas mal du tout sur l'oreiller.

Les maximes sont la monnaie que les sages se passent de main en main. Aussi combien peu gardent leur marque de fabrique.

Voilà pourquoi on a toujours peur de prendre le bien d'autrui.

⁂

L'esprit humain est comme le soleil, qui n'éclaire que la moitié du monde à la fois, — ou comme la mer, qui perd d'un côté ce qu'elle gagne de l'autre.

⁂

Beaucoup de femmes du meilleur monde ont pris, pour être à la mode,

le beau langage et les belles manières des femmes de la mauvaise compagnie.

Les plus beaux livres sont ceux qu'on n'écrit pas.

L'homme est une admirable machine : une femme monte en tramway et met au monde un enfant : le conducteur sonne parce qu'il a l'habitude de marquer chaque arrivant.

Quiconque n'apporte pas en naissant son grain de folie est un être déshérité de Dieu : il ne sera ni

poëte, ni artiste, ni conquérant, ni amoureux, — ni jeune.

Dans tout homme, il y a le connu et l'inconnu. Chacun de nous est double : l'homme visible porte en soi un homme invisible qu'il connaît bien, mais qu'il ne montre pas, — personnage mystérieux qui lui promet de prendre dans la vie la revanche de toutes ses défaites, à lui l'homme visible. L'homme le plus ouvert cache cet ami qui peut-être fera sa fortune et sa renommée, qui peut-être s'endormira dans le néant. Voilà pourquoi nul ne connaît les

hommes. On s'étonne souvent de voir Jean faire une belle action et Pierre commettre un crime, parce qu'on n'a pas pénétré dans Pierre et dans Jean l'homme caché.

La force de la poésie sur la philosophie, c'est qu'elle est une aurore, quand la philosophie n'est qu'une étoile.

Le travail renferme en lui des joies sévères qui sont la santé de l'âme et du corps. Aussi, dans cette lutte glorieuse de l'art à la conquête du beau, celui qui part les mains

pleines d'or est moins sûr de faire son chemin que celui qui part les mains pleines d'espérance.

Dante a eu beau être terrible, il n'a dégoûté personne de l'enfer, parce qu'il y a mis tous ceux qui ont été emparadisés dans leurs passions.

C'est faire fondre une perle pour en avoir les cendres, que de sacrifier son cœur à son esprit.

La femme est parfaite dans le bien comme dans le mal, tandis que l'homme, sous prétexte d'être un

animal raisonnable, n'est en définitive qu'un animal.

Tout en lisant l'histoire de la vie, il faut en feuilleter toujours le roman. Les deux livres s'illuminent l'un par l'autre, on finit par les confondre, par se tromper de page, par ne plus savoir où l'on en est: c'est le point suprême de la science.

Quiconque est bien doué ici-bas a ses cartes marquées d'avance dans le jeu de la vie. Qu'il les joue bien ou mal, il gagne ou perd fatalement. S'il gagne, c'est la fortune, c'est

l'amour, c'est la domination, c'est la célébrité ; s'il perd, c'est la misère, c'est la trahison, c'est l'esclavage, c'est le néant.

O philosophes ! — Socrate va étudier chez Aspasie, — et Aspasie gouverne le monde sous le nom de Périclès ; — Abeilard donne des leçons à Héloïse, — et Héloïse lui dit tout bas : Ignorant ! — Voltaire veut apprendre la comédie à Mlle de Livry, mais c'est lui qui est joué.

Dieu nous a donné la volonté,

mais en nous emprisonnant dans un cercle fatal où nous obéissons aux lois de l'Infini. Nous travaillons à la trame de la vie universelle sans mieux voir notre œuvre que les ouvriers des Gobelins ne voient l'œuvre du maître, parce qu'ils font la tapisserie à l'envers.

Dis moi qui tu aimes, je te dirai qui tu es.

Qu'est-ce que l'homme? Un violon plus ou moins sonore qui rit ou qui pleure, quand la passion joue l'air connu.

Tout homme qui ne se possède pas est possédé par ses passions jusqu'au jour du naufrage.

Mais l'homme sans passion est un vaisseau qui attend le vent, voiles tendues, sans faire un pas.

Les passions sont comme les roses remontantes : plus on les coupe, plus elles repoussent.

Nous nous imaginons volontiers que nous avons toute liberté d'action, que Dieu nous a donné la volonté qui triomphe de tout, mais nous ne sommes que des esclaves quand nous

nous croyons des maîtres. Nous obéissons à un pouvoir occulte comme les comédiens obéissent à Shakespeare et à Molière, qui ne sont même pas dans la coulisse.

Ce qui est bon dans l'homme, c'est le pêcheur. L'humanité est un composé de bien et de mal. C'est le jeu de Dieu. L'homme est sa monnaie, il ne pouvait le frapper d'or pur sans alliage.

Les actions humaines : vagues de la mer qui ne laissent après elles que le sable mouvant,

Assieds-toi au banquet de la vie, ne t'y accoude pas. Les Romains de la décadence s'y couchaient : prends garde de t'y vautrer.

Nous aimons notre planète comme le peintre aime son atelier, comme le bohémien aime sa forêt. Léon X voulut faire de Raphaël un cardinal. Raphaël aima mieux la Fornarina.

Tout sera bien, c'est le dernier mot de la philosophie. Oui tout sera bien — dans l'autre monde.

Attendre toujours le bien, trouver

toujours le mal, n'est-ce pas meilleur que de chercher toujours le mal en trouvant toujours le bien.

Qui donc a dit que le mal conduit au bien, comme les ténèbres à la lumière!

Le mal conduit au mal, comme le bien conduit au bien ; parce que toute chose a sa logique ; c'est la loi fatale de la création.

Le bonheur est la santé de l'âme, aussi l'âme est toujours malade.

Vous avez vu quelquefois le bon-

heur? — Oui, le bonheur des autres!

L'homme qui bâtit son bonheur est pareil à ces enfants qui élèvent des châteaux de cartes. A chaque instant, l'édifice s'écroule avant d'être achevé; si, par hasard ou par adresse, ce château est fini, l'enfant l'admire, s'étonne de le voir si beau et il s'amuse à le détruire.

Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. Or, dans la vie on a toujours peur d'ouvrir ou de fermer une porte. L'ouvrir? que va-t-on trouver de

l'autre côté? Ne pas l'ouvrir ? Mais si c'est le bonheur ?

L'homme n'est jamais plus heureux que le jour où il a fui son bonheur.

Il faut égrener ses jours avec la ferveur de la religieuse qui égrène son rosaire.

Le chemin du plaisir est le chemin de traverse dans la vie.

Toute joie a sa peine. Tout rayon s'éteint dans l'ombre. Toute robe

rose a son envers. La nuit porte le deuil du jour.

Marie a raison contre Marthe : Vivre de ce qui est éternel, n'est-ce pas plus vivre encore que de vivre de la mort de chaque jour ?

Après tous les orages, la douceur de vivre nous vient au moment de mourir ; on se recueille dans la paresse des méditations.

Vieillir, c'est bien. Il est agréable de rester longtemps avec soi quand

on s'est fait une maison digne de soi.

Ne pas vieillir, c'est regarder en avant, et prendre à ceux qui vous suivent, non pas leurs idées — mais la manière d'habiller les vôtres — à la dernière mode.

La vie est un naufrage, mais le navire est sauvé quand l'ancre est jetée dans le ciel.

Homme, créature de Dieu, qui t'a appris l'amitié ? Un chien. Qui t'a appris la haine ? Un homme.

Celui qui bat les chiens n'aime pas les hommes.

Le voisinage des bêtes est très sain pour le cœur. L'esprit des bêtes ne rend pas mauvais comme l'esprit des gens. Pascal disait : « Les bêtes ont des raisons que notre raison ne connaît pas. »

L'orgueil, le meilleur de nos soldats, meurt et ne se rend pas.

La Rochefoucauld a dit : « Le bien qu'on nous a fait veut que nous res-

pections le mal que l'on nous fait. »

Cette maxime n'est pas digne de ce grand esprit : il fallait dire : « Le bien que nous avons fait à quelqu'un veut que nous respections le mal qu'il nous fait. »

Ne disons pas de mal de nos ennemis, ce sont les seuls qui ne nous trompent jamais.

La plupart des gens vivent pauvres pour mourir riches ; il est bien plus sage de vivre riche et de mourir pauvre.

Les uns ont de l'esprit en dedans ; les autres ont la bêtise en dehors. Mais il leur arrive aussi d'avoir de l'esprit comme ceux qui mettent à la loterie : à force de remuer des numéros on gagne quelquefois le gros lot.

Le savant cache son érudition, le sot s'en habille.

Il y a de toutes les bêtes dans l'homme, il n'y a rien de l'homme dans les bêtes.

Platon a dit : « Le silence est d'or ».

Or voici son épitaphe. « Ah ! que ne puis-je, cigale babillarde, aller m'enivrer dans la rosée des prairies ! »

Un sot qui parle à bâtons rompus, semble attendre des coups de bâtons.

La terre tourne autour du soleil ou devant le soleil comme les courtisanes qui se nourrissent d'or.

Le moyen de réussir, c'est de mettre de l'argent et des femmes de côté.

Vieille politique. Il faut mettre les femmes de son côté. La meilleure échelle, c'est l'échelle des femmes, — si on ne reste pas sur l'échelle.

Dans les sociétés anciennes, le nécessaire était le superflu ; dans les sociétés modernes, le superflu est le nécessiare.

L'argent est le dernier mot du monde civilisé ; une poignée d'or a plus de chance de faire son chemin qu'une poignée de vérités.

En France après les gens qui n'ont

pas le sou, les gens les plus embarrassés sont ceux qui ont de l'argent.

La vengeance est le plaisir des dieux. Qui est-ce qui a écrit ce sacrilège? Se venger, c'est être le second à mal faire. Le lion ne se venge pas, la femme se venge.

En quoi les femmes sont-elles inférieures à l'homme? Est-ce parce qu'elles ont secoué avant lui l'arbre de la science. Les Grecs qui ont créé des dieux n'ont-ils pas symbolisé la sagesse par Minerve? En France, tout en exaltant la femme, nous

l'avons presque toujours métamorphosée en Cendrillon.

Il y a un ministre de la justice, mais sait-il où est la Justice?

La Justice est femme, elle aime à se faire prier. Voilà pourquoi le proverbe turc dit: « On ne donne à téter qu'à l'enfant qui crie ».

Ne condamnez pas trop cette femme mariée parce qu'elle a trois amoureux : le premier charme ses yeux, le second prend son esprit, le troisième enlève son âme. Les

pères de l'Église l'accuseraient-ils d'être infidèle à son mari?

Aujourd'hui, il y a quelqu'un de plus esclave que les sujets du roi; c'est le roi, qui est sujet de ses sujets.

Le soldat ne marche jamais au nom d'une théorie. La France aime les images. La première République avait élevé pour statues à la Liberté, des déesses en chair.

La France ne bâtit l'avenir qu'en se tournant vers le passé. Elle refait toujours sa maison avec des

ruines. La maison faite, elle y sème la pariétaire.

La Royauté et la Révolution ne peuvent laver les taches de sang à leur robe. C'est toujours lady Macbeth.

Le peuple en révolte, c'est la mer qui, dans ses colères, peut escalader les rochers, mais qui n'y reste pas.

Logique des révolutions : Il y a ceux qui frappent et ceux qui règnent. Octave-Auguste ramassa le poignard de Brutus, pour s'en faire

un sceptre et teignit de pourpre son manteau dans le sang qu'il n'avait pas versé.

Le peuple de Paris est un homme d'esprit qui ne fait que des sottises. Voilà pourquoi il n'arrive jamais à la terre promise — à moins qu'il n'y soit conduit par un Moïse — main de fer.

Si les Jacobins ont banni Dieu, c'est parce que c'est un monsieur trop distingué.

Les hommes politiques de toutes

les nations ne seront jamais si éloquents à la tribune que la mère de famille dans sa maison.

La justice frappe par la main de l'opinion.

Donnez-moi une bête féroce et je vous trouverai un dompteur pour l'apprivoiser ; vienne une idée, rien ne pourra la maîtriser.

L'opinion est comme la mer qui prend un navire pour le conduire au rivage ou pour l'abîmer dans la

tempête, selon le mouvement de ses caprices.

Celui qui ne craint pas de se regarder en face oserait-il regarder la figure de son âme?

L'éducation est un rabot qui adoucit les angles, mais qui ne fait pas le bois meilleur.

L'homme est effrayé de ce qu'il ne sait pas. Pourquoi ne s'effraie-t-il pas de ce qu'il sait?

Tout a son crépuscule, même l'a-

mour; tout a son aurore, même la tombe.

Pourquoi tant de larmes? C'est que ceux qui n'ont jamais pleuré n'ont pas compris Dieu.

Ne frappe pas l'herbe de ton pied, il y a là des âmes en peine qui veulent refleurir.

La mer est l'abîme où tombera le monde ; elle le sait, voilà pourquoi elle vient tous les jours écumant de colère, elle croit que l'heure est arrivée, mais elle s'en va tous les jours

grondant comme une louve qui n'a pu saisir sa proie.

Le marbre est une robe impénétrable, dont la blancheur protège la femme : une femme en marbre n'est jamais nue.

La vie n'est qu'un rêve, dit le philosophe, aussi suis-je toujours surpris de voir les hommes jeter la maison par la fenêtre, dans un mouvement de colère.

Oui ; les songes sont des comédiens qui nous jouent à nous-mêmes nos passions. La vie la plus sérieuse

n'est qu'une série de songes qui représentent une comédie invraisemblable. La mort nous réveille et nous dit le nom de l'auteur.

Mais nous n'avons pas acheté à la porte le droit de siffler.

L'église, l'opéra des gueux, selon Voltaire, est aussi un musée qui initie le peuple au sentiment du Beau et du Bien, ces deux sources parallèles qui se rencontrent au confluent de toute grandeur.

On jette le passé dans l'abîme sans vouloir se pencher pour voir

s'il est bien mort. Autrefois, le souvenir avait des temples, aujourd'hui il n'habite plus que la boutique des défroques humaines, vieux habits, vieux galons!

Naguère, on vivait de la veille et du lendemain un pied dans le passé, le front dans l'avenir; maintenant, on vit au jour le jour. Cueillir l'heure, disait Horace. Après moi la fin du monde! a dit Louis XV. Philosophie de bêtes à cornes.

On a dit que l'auteur le plus apprécié était l'auteur de sa fortune;

mais si cet auteur est un écrivain, il est bien moins apprécié que s'il avait mangé sa fortune. Les imbéciles n'aiment pas qu'on s'enrichisse par l'esprit.

Pascal voyait un abîme sous ses pieds, mais il voyait le ciel au delà; Voltaire ne voyait pas l'abîme, mais ne voyait pas le ciel.

Combien d'hommes s'écrient en mourant: «Rien ne m'est rien; parce qu'il n'y a rien». Dieu sourit et passe.

En religion comme en politique,

il y a la droite, la gauche et le centre; la droite croit à tout, la gauche ne croit à rien, le centre part de la foi pour ouvrir la porte à l'athéisme.

L'art de la comédienne la jette dans toutes les passions, mais la retient au bord des abîmes.

L'athéisme est l'horizon des mauvaises consciences.

C'est le sentiment de la misère humaine qui a créé l'athéisme. Quand l'homme se voit sans l'idée

de Dieu, il se voit si dénué, qu'il ne croit pas à l'œuvre divine. C'est le sentiment de la grandeur humaine qui a révélé Dieu. Tout esprit supérieur l'a regardé en soi. L'âme a trop la marque divine pour n'avoir que des destinées humaines.

D'où suis-je ? Où vais-je ? C'est le point d'interrogation que pose l'humanité devant Dieu. Et Dieu ne répond pas. Et les philosophes disent que Dieu n'y est pas. C'est que Dieu ne parle qu'aux simples de cœur.

La plupart des poëtes sont des

joailliers enchâssant des pierres précieuses qui ne leur appartiennent pas.

Le hasard est un ministre aveugle de la clairvoyante nature.

Thalès a dit : « Connais l'occasion et ne dis pas ce que tu vas faire ».

C'est la vraie politique de la vie et de la politique. Mais avec l'esprit parlementaire il n'y a pas d'occasion et il n'y a pas de secret.

Deux belles paroles de Fontenelle :

On lui demandait ce qu'il pensait de l'immortalité de l'âme; il répondit : « Je n'en sais rien, il faudra demander cela à Marivaux, mais ce n'est pas la peine, car il a trop d'esprit pour en savoir plus que moi ».

Quand Fontenelle présenta sa géométrie de l'infini à Philippe d'Orléans, il lui dit : « Il n'y a en Europe que huit personnes capables de comprendre ce livre et l'auteur n'en est pas ».

C'est là l'histoire de toutes les philosophies.

Tel spectateur qui trouve la co-

médie mauvaise trouverait plus mauvaise encore celle de sa vie s'il la jugeait, mais il ne siffle jamais celle-là.

La nature, cette grande inassouvie qui ne crée que pour dévorer, qui n'enfante que pour étreindre, me semble le chef-d'œuvre des contradictions quand je la vois sans Dieu.

Les docteurs qui reconnaissent en la nature sans Dieu l'intelligence et l'action, qui ne la font vivre que par la soif de vivre, pourraient-ils me dire en quoi l'homme obéit aveuglément aux fins de cette grande

despote quand il sculpte le marbre, quand il joue du violon, quand il écrit un poëme ?

De tous les livres, le livre de sa vie est le plus difficile à faire, surtout quand on veut y mettre son nom.

Savoir, c'est aimer l'humanité.

La philosophie est à Dieu ce que la lampe est au soleil.

Vivre c'est revivre, le passé est encore la table la mieux servie du festin de la vie.

Il y a de grands cœurs et de grands esprits, mais il y a plus de grands esprits qui sont de grands cœurs, que de grands cœurs qui sont de grands esprits.

Presque toutes les femmes font des enfants : bien peu font des hommes; c'est que celles-ci n'ont pas nourri leurs enfants de leur cœur comme de leur lait.

S'il y a des pensées qui descendent du ciel comme les rayons, il en est qui s'élèvent de la terre comme la fumée.

Le Printemps est un poëte qui chante par la voix des forêts et des prairies, depuis le chêne, son poëme épique, jusqu'au myosotis, son sonnet mignon. L'Été est un penseur qui noue la gerbe d'or. L'Automne est un critique amer qui frappe sans pitié, qui détache la feuille, qui flétrit la fleur, qui bat lourdement dans la grange la gerbe d'or dont il fait un peu de blé et beaucoup de fumier. L'Hiver est le misanthrope qui siffle dans l'ouragan le Printemps, l'Été et l'Automne.

Un homme qui parle longtemps

de l'amour de Dieu à une femme la convertit infailliblement à l'amour des hommes.

On s'étonne de voir l'humanité déshabillée, on ne s'étonne pourtant pas de voir l'âme en robe montante. Quel est donc l'âme qui se montre toute nue? Elle ne s'est pas contentée à l'origine d'une feuille de vigne, elle s'est toute voilée.

La femme la plus chaste aimerait mieux se montrer toute nue que de montrer son âme; aussi passe-t-elle sa vie à faire des masques pour cacher tous les sentiments qui l'agitent.

La vertu, comme les sources vives, jaillit des hauteurs de la montagne et tombe dans le lit impur du torrent si on ne la fait remonter à force d'écluses.

Il y a à Paris une grande dame dont on se moque souvent, mais qui prend de rudes revanches, c'est l'Opinion. Comme la statue de marbre sur le piédestal d'airain, elle défie le temps; les révolutions elles-mêmes ne peuvent la renverser. On s'imagine aisément qu'elle ne vous voit pas, mais elle a cent yeux; non seulement elle nous

voit bien, mais elle parle plus haut que notre conscience; elle pénètre dans la vie privée quand la maison est close. Elle ne vous tient pas compte d'ouvrir les portes et les fenêtres, elle rit des théories que vous faites à votre usage. Avec toute la science du passé, toute la prescience de l'avenir, elle nous inspire la sagesse : tant pis pour vous si vous fermez les oreilles.

Quand on passe à travers les magies d'avril et de mai, on sourit avec dédain devant l'automne de la vie. Est-il possible qu'on puisse croire à

l'été de la Saint-Martin? Et pourtant alors notre arbre est encore vert; le soleil d'automne a semé l'or et la pourpre sur quelques branches; c'est la première atteinte de l'hiver, mais l'hiver n'est pas cruel quand il s'annonce. C'est en souriant encore qu'il ouvre son écrin tout diamanté de givre. Les jours de soleil sont encore une renaissance radieuse. N'avez-vous pas vu refleurir les marronniers jusqu'aux jours des roses de Noël? Combien d'hommes qui, à l'été de la Saint-Martin, ont tout à la fois des fleurs renaissantes et des fruits mûrs?

Le génie de la femme n'est pas circonscrit dans la plume, le ciseau et la palette. Il se révèle à toute heure et en toute chose. N'est-ce pas avoir du génie que d'avoir l'art d'être belle? Donner le sentiment du beau, c'est prêcher le bien.

Le plus souvent ce n'est pas l'esprit, c'est la bête qui nous sauve dans nos passions.

L'âme apporte des idées en nous, parce que Dieu l'a armée de toutes pièces; c'est elle qui donne la lumière

au corps, comme le feu de l'âtre donne la lumière à la maison.

L'essence de l'âme est de vivre dans l'éternité sans l'intervention de Dieu, parce que la parcelle divine qui est en elle dispense Dieu de toute retouche. Dieu fait et ne refait pas.

La vie c'est l'action : malheur à l'homme qui se croise les bras, car il sera mécontent de sa journée et n'aura pas de repos dans la tombe. Les désolateurs de l'Inde et de l'Académie des Sciences disent que la

mort est douce; ils la comparent au sommeil; mais autant il est doux, après sa journée faite, de s'endormir pour se réveiller, autant il est triste de s'endormir pour le néant, car le néant n'est pas le sommeil.

Si notre corps peut monter à l'Observatoire pour regarder le soleil en face, notre âme finit par vaincre les éblouissements en fixant Dieu dans son œuvre.

L'homme n'imagine que ce qui est. Le pressentiment est une des visions de la vérité. Puisque nous

parlons de notre âme, c'est qu'elle existe, puisque nous voyons un « autre monde », c'est que nous y trouverons l'hospitalité.

Quelle belle fable à faire sur ces deux frères ennemis : « l'Argent et le Travail » ! Pourquoi ne trouve-t-on pas cette parabole dans l'Evangile ?

O pays natal ! il n'y a plus que l'hirondelle qui revienne chez toi.

Tout homme de génie a un pied dans le passé et un pied dans l'avenir.

La société dit qu'elle veut être sauvée et elle appelle à son secours tous les docteurs, docteurs en politique, docteurs en morale, docteurs en théologie, docteurs en athéisme; elle me rappelle beaucoup cette grande dame, égarée dans ses terres de Normandie, qui toujours ennuyée tentait tous les matins et tous les soirs une nouvelle équipée à la ville voisine. Tous ses postillons étaient sur les dents; ils avaient beau faire, elle se trouvait toujours mal conduite. Un jour, elle avise son jardinier :

— Mathurin, lui dit-elle, es-tu capable de me conduire ce matin?

— Si j'en suis capable, madame la duchesse? madame la duchesse a donc oublié que c'est moi qui ai eu l'honneur de la verser il y aura un an aux pommes.

La société est comme madame la duchesse. C'est à qui aura l'honneur de la verser.

Quand Dieu eut créé, dans l'esprit du Bien, les mondes innombrables qui gravitent sous sa main, il créa l'esprit du Mal, ne voulant pas que l'homme pût arriver à lui sans avoir combattu.

L'art de vivre est de trouver tout sous sa main.

Le linceul est la neige qui fondra au renouveau.

Les grandes passions prennent leur source dans l'amour et se jettent dans la mort.

LIVRE II

# LA FEMME

## LA BEAUTÉ, LA VERTU, LE REPENTIR

Si je dis du bien des femmes, on dira que je ne les connais pas; si j'en dis du mal, on dira qu'elles m'ont mis à la porte.

Cela ne m'empêchera pas d'en dire du bien et du mal.

La plupart des hommes n'aiment les femmes que comme les gravures — après la lettre — parce qu'ils les comprennent mieux ainsi.

Combien de femmes qui connaissent l'amour des autres sans connaître leur amour, comme Célimène.

Les femmes qui montent sur les planches du théâtre jouent leur jeu dans le tourbillon sans voir le jeu des autres.

L'amour est la seule passion qui

se paye d'une monnaie qu'elle fabrique elle-même, aussi l'amour seul peut acquitter les dettes de l'amour.

La coquetterie a une volupté de résistance plus forte souvent que la vertu elle-même; voilà pourquoi si on surprend la coquette sous le ciel de son lit on ne trouve sur l'oreiller que son éventail.

Il y aura toujours quelque chose de nouveau à dire sur les femmes tant qu'il en restera une sur la terre.

Pour apprendre à connaître les femmes, pratiquez les femmes ; pour apprendre à connaître les hommes, pratiquez les femmes, car les hommes ne sont des hommes qu'avec les femmes.

Il en sait plus celui qui a lu ce livre qui s'appelle la femme que celui qui a pâli dans la tour de Babel des bibliothèques.

La femme? un point d'interrogation devant lequel ceux qui le comprennent et ceux qui ne le com-

prennent pas se mettent en point d'admiration.

Dieu a permis la philosophie à l'homme, mais il a enseigné la comédie à la femme.

La femme a un pied dans l'enfer et l'autre dans le paradis — mais c'est le paradis perdu.

Depuis la création du monde la robe change, la femme ne change pas.

Les femmes nous jettent dans

tous les abîmes, mais c'est par la femme que nous retrouvons le ciel.

L'homme irait presque toujours droit devant lui s'il ne rencontrait la femme à chaque pas. C'est un charmant compagnon de voyage, mais qui ne sait pas son chemin et qui nous empêche de voir le nôtre.

Les femmes font les mœurs et les défont. C'est le travail diurne et nocturne de Pénélope.

Toutes les Ève et toutes les Magdeleines sont des romans, dont je

ne te conseille que la préface, ami lecteur. Lire tous les chapitres, c'est trop long. Passer des pages, c'est risquer de n'y rien comprendre.

Ce n'est pas vainement que notre première mère a secoué l'arbre de la science : grâce à elle les femmes savent tout sans avoir rien appris.

Il y a des femmes qui se montrent tout entières par leur regard ; on les pénètre du premier coup comme ces sources vives jaillies de la montagne dans leur premier lit virginal — fontaines que nulles lèvres humaines

n'ont touchées encore. — Mais il y a des femmes profondes comme la mer; l'œil s'y perd : plus on les croit connaître et plus on est dans l'abîme.

Les femmes qui ne soulèvent dans notre esprit que des points d'admiration, sont comme les tragédies de Racine — trop parfaites. — On aime mieux celles qui soulèvent des points d'interrogation.

Les grandes coquettes sont comme l'enfer de Dante; il faut laisser toute espérance à la porte quand on entre

dans leur amour. Elles vous font descendre par les spirales les plus enflammées, pour vous précipiter dans l'enfer de glace avec le tourment embrasé de les avoir aimées.

Combien de femmes qui sont tout un roman! Dès qu'elles apparaissent on se sent pris et captivé. Et on veut retourner la page. Mais combien d'autres qui ne vous disent rien, et qui vous donnent envie de fermer le livre si elles l'entr'ouvrent devant vous.

Il y a des femmes qui sont des

jardins français; il y a des femmes qui sont des jardins anglais. J'estime plus les premières; j'aime mieux les secondes.

La femme ne veut rentrer au paradis que pour redescendre encore au paradis perdu.

Rien ne pousse plus vite dans le cœur d'une fille d'Ève que la fleur du mal.



Pour les femmes, le péché c'est le sel de la vie. Quelle est celle d'entre elles qui voudrait supprimer

trois ou quatre charmants péchés capitaux comme l'orgueil, la gourmandise, la colère, la luxure et la paresse?

Les femmes sont toutes bonnes ou toutes mauvaises; c'est selon l'homme qui les mène — comme les chevaux de sang.

Les femmes se donnent plus de peine pour acheter l'enfer qu'elles n'en auraient pour gagner le ciel.

O contradiction de la femme! Souvent elle devient un ange dès que le diable l'emporte.

Les étrangers s'imaginent toujours que Paris est le pays de la chevalerie, que les hommes y sont galants comme à la cour des Valois ou des Précieuses, et qu'ils rappellent ces paroles de Tacite, parlant de leurs ancêtres : « Ils croient qu'il y a quelque chose de divin dans les femmes ». Est-ce à l'écurie ou au fumoir?

Les femmes ont toutes, comme les plantes, des propriétés cachées que le hasard seul découvre.

L'amitié vit de ses rentes, l'amour mange son capital.

L'homme ordonné qui veut régler sa femme est comme l'horloge qui règle le soleil.

Il y a toujours à Paris un homme qui règne despotiquement sur les femmes; on peut dire que, le plus souvent, c'est par droit de conquête et par droit de naissance. L'origine d'une femme peut se perdre dans les mille et une nuits; sa beauté est son blason, elle a des armoiries parlantes, on ne lui demande pas com-

ment elle écartèle; mais il n'en est pas ainsi de l'homme, à moins toutefois que l'héroïsme, le génie, ou l'art l'aient mis en relief. Encore on veut savoir d'où il vient. Et on lui tient compte d'être fils des dieux, comme César, même s'il descend des dieux par Vénus.

La vertu aura toujours cela de beau que les plus sceptiques s'arrêteront devant elle avec un sentiment de religion, comme le voyageur intrépide devant les montagnes inaccessibles qui sont couvertes de neige et de rayons.

Puisque la femme est le chef-d'œuvre de la création, Don Juan dit qu'il faut adorer et posséder ce chef-d'œuvre, comme Salomon, à des milliers d'exemplaires.

La valse est une vie à deux.

Les danses les plus intimes sont moins dangereuses que les valses les plus platoniques.

Il n'est pas de violent désir auquel une valse n'ajoute quelque chose.

Une jeune fille aime la danse, une jeune femme aime la valse,

comme l'une aime l'amour et l'autre l'amant.

La valse peut donner de l'amour à ceux qui n'en n'ont pas, comme l'amour donne de l'esprit à celles qui en manquent.

Une femme aurait mauvaise idée de son danseur s'il ne voulait pas valser.

L'amour n'est souvent que l'échange d'une contredanse et le contact d'une valse.

Une femme qui voit son péché comme elle voit son ombre s'est déjà retournée vers la lumière.

Le mari n'enferme bien sa femme que s'il trouve la clé d'or de son imagination.

Les femmes ont une secrète aversion pour les hommes qui n'ont pour elles que de l'estime.

L'infidélité n'afflige les femmes qu'en raison du plaisir qu'elle fait à leurs rivales.

Les comédies ne corrigent personne : les Célimènes continuent toujours à faire des misanthropes.

Une femme ne se croit perdue que le jour où elle veut se retrouver.

Les femmes s'habituent à tous les poisons de la vie, mais non aux injures du temps.

La femme est l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier mot, l'enfer et le paradis, le mal et le bien, la chute et la rédemption.

L'homme s'agite, la femme le mène. C'est que la femme est, tout à la fois, le bien et le mal.

Comme l'ange rebelle qui se souvient du ciel et qui travaille pour l'enfer, la femme est commencée par Dieu et achevée par Satan.

« Où est la femme? » disait le magistrat que vous savez à chaque procès que plaidaient ses justiciables.

« Où est la femme? » répètent avec le subtil questionneur tous ceux que veulent expliquer raisonnable-

ment l'histoire des peuples et le roman des âmes.

Toute femme, quelle qu'elle soit, est un monde nouveau à découvrir; aussi le philosophe qui a dit : « Toutes les femmes sont la même », ne connaissait pas les femmes.

Si tu ne fermes pas ta porte à l'amour, l'amour te mettra à la porte.

Les femmes se donnent plus volontiers chez elles comme si le dé-

mon de l'adultère leur imposât le champ de bataille.

La vertu se récompense elle-même sans attendre Dieu.

Les femmes d'esprit sont un peu plus bêtes que les autres.

Être aux pieds d'une femme c'est être à mi chemin de sa conquête. L'amour sait bien ce qu'il fait : s'il devient respectueux au point de tomber à genoux, c'est pour se relever triomphant.

Une dilettante en amour savoure le roman, chapitre par chapitre, sans brusquer le dénouement.

Don Juan lit tout de suite la dernière page, mais pour revenir à chaque chapitre.

Les libertins aiment les ingénues, les voluptueux aiment les savantes. Toutes les forêts sont vierges dans le pays de l'amour.

Les maris s'imaginent volontiers que le sacrement du mariage doit produire le miracle de l'amour,

mais ils oublient que la femme est comme la terre, que tout en elle a sa fleur avant d'avoir son fruit et que si les gelées blanches du mariage viennent la frapper dans sa fleur, le mari ne recueillera ni les moissons ni les vendanges.

Le berceau est la bénédiction du ciel dans le mariage.

Quand un mauvais sentiment germe dans le cœur d'une femme, il pousse vite comme les mauvaises herbes dans le blé de mars.

Voilà pourquoi les plus grands cœurs sont souvent les plus coupables, voilà pourquoi la femme qui n'apporte que la moisson du bon grain est une vertu divine, car il lui a fallu de l'héroïsme pour arracher toutes les mauvaises herbes.

La femme est le dernier mot du Créateur. Le grand Maître avait d'abord sculpté les mondes, puis le mastodonte, puis l'aigle, puis le lion, puis l'homme, il voulut finir par la femme. Ce fut alors qu'il se reposa pour se contempler dans son œuvre.

Quand les femmes ne trompent pas, ce sont elles qui sont trompées.

La logique de la femme, c'est d'être illogique, elle ne triomphe que par l'imprévu, elle n'est parfaite que par ses imperfections, elle n'est divine que parce qu'elle est humaine.

Si on aime tant l'amour, c'est que l'amour est une parcelle de l'infini; c'est l'abîme sans fond, c'est le ciel sans barrière; on s'y jette et on s'y envole éperdûment. Aimer, c'est être presque Dieu, c'est déjà

vivre de la vie éternelle, c'est goûter au ciel.

Une femme qu'on n'a pas aimée, c'est un air qu'on ne sait pas.

On va aimer la femme, — on commence à chanter l'air.

On aime, — on chante, — bien ou mal, — juste ou faux.

L'air connu, s'il n'est pas de Mozart ou de Gluck, vous persécute, parce qu'il vous revient à toute heure à l'esprit. — Vous ne le voulez plus chanter, il se chante tout seul. Vous le mettez à la porte, il revient par la fenêtre.

Ainsi de l'amour. Ainsi de la femme, — si elle ne chante pas dans votre cœur des airs de Mozart ou de Gluck!

Il y a sept péchés capitaux pour les sept jours de la semaine. La femme est le huitième péché capital; mais c'est peut-être la quatrième vertu théologale?

C'est par les yeux de la femme qu'on voit bien le spectacle. Les femmes ne voient jamais de loin, mais elles voient de près; l'homme est l'astrologue qui cherche au ciel

ce qui se passe à ses pieds, — et qui se laisse tomber dans le puits — de la Vérité.

La femme ne regarde pas si haut. L'anthologie ne nous apprend-elle pas que c'est la femme qui a découvert la violette? Que n'a-t-elle pas découvert? Dieu, l'Amour, l'Art. Pendant qu'Adam regardait dans les astres, Ève mangeait la pomme de la Science.

Les femmes ne vivent pas dans l'avenir, leur règne est au jour le jour, car c'est le règne de la beauté, qui ne peut que perdre en avançant.

Toute femme a son atmosphère : les unes ont une atmosphère brûlante, les autres l'ont glaciale, voilà pourquoi elles font le chaud et le froid.

Il ne faut pas trop condamner les premières ; si elles donnent l'enfer c'est qu'elles l'ont en elles.

Pour don Juan : ce qu'il y a de meilleur dans la femme, c'est la bête.

Les femmes ont peur de cette action mystérieuse qni marque le

temps, qui compte les minutes — et les rides.

Par l'horloge, la vie est divisée en cent mille parcelles inaperçues, comme le cœur est divisé par l'amour en cent mille syllabes errantes.

Ce sont les grains de sable qui tombent sans fin sur les grains de beauté.

Ils tombent du sablier jusqu'à ce qu'enfin le sablier soit vide — et que le cercueil soit plein.

Les rêveuses n'étreignent bien — hormis leur enfant — que les chi-

mères de l'avenir ou les fantômes du passé. La vie *était* ou *sera*, elle *n'est* pas ; *hier* et *demain*, mais non *aujourd'hui*. Elles ne vivent pas : elles passent dans la vie.

Les femmes ne s'habituent ni aux injures de l'amour, ni aux injures du temps, — l'un portant l'autre.

La femme est faite d'un rayon de soleil et d'un rayon d'électricité. Voilà pourquoi elle a horreur des longs discours, à moins qu'on lui fasse en trois points l'éloge de sa beauté.

Pour savoir l'âge d'une femme, il faut le lui demander et le demander à son amie. Elle dira trente ans, l'amie dira quarante, on prendra le terme moyen.

Les femmes s'imaginent volontiers que tout ce qui fleurit, comme tout ce qui chante, est un hosannah à leur beauté.

Une femme d'esprit disait : « Est-ce bien vrai, ce mensonge-là? » Les femmes ont si bien brouillé le mensonge avec la vérité, qu'il y a toujours dans leurs mensonges un peu

de vérité et dans leurs vérités un peu de mensonge.

Quand Ève a vu sa nudité, elle a caché son cœur en cachant son sein.

Les femmes n'apprennent rien, elles devinent tout.

Le premier trait d'esprit d'une femme c'est sa figure, le second c'est son cœur.

La plupart des femmes ont prouvé encore plus d'esprit que Mme de Sévigné en n'écrivant pas.

« Malheur à l'homme seul ! » dit l'Écriture. La femme est la raison de l'homme ; si c'est la femme qui montre le chemin du ciel, c'est la femme qui retient sur la terre.

Si la femme ne descend pas jusqu'à vous, élevez-vous jusqu'à elle.

Qui s'embarque avec les femmes s'embarque avec la tempête. Mais elles sont elles-mêmes les barques de sauvetage.

Connaissez-vous la Beauté? Voici son portrait :

Douce et fière, à la fois féline et foudroyante,
Ovale modelé par un art radieux,
Seins provocants sortis de la coupe des dieux,
Hanche voluptueuse en sa grâce fuyante;

Nez grec, yeux bleus, ou noirs, chevelure ondoyante
Où l'or a répandu tous ses baisers joyeux;
Front pur comme le ciel, parlant moins que les yeux,
Bouche empourprée où court la passion bruyante :

Un grand air de déesse, un sourire vainqueur,
La nuque cygnéenne et la jambe hardie,
Et la cuisse lactée, et la croupe arrondie ;

Il faut voir la Beauté sans un amour au cœur,
Car elle doit chanter sa belle mélodie,
Quand un rayon divin la baise et l'irradie !

Il ne faut pas confondre l'esprit fin avec l'esprit mince; les femmes les plus fines n'ont le plus souvent que de l'esprit mince : elles aiment la miniature, la gravure anglaise, la musique de romance, la comédie de salon et les mots qui ne mordent pas.

On ne se convertit que par les femmes. Pourquoi? C'est que, pour conquérir la grâce, il faut entrer dans le pays de la grâce.

Les belles filles sont comme les hirondelles, elles portent bonheur à la maison.

Quand la beauté quitte la province pour venir à Paris, elle retrouve son pays natal, on lui octroie droit de cité, elle s'y épanouit en toute joie comme ces plantes délicates qu'on transporte dans les serres.

Il faut tourner trois fois la prunelle dans la paupière avant de juger une beauté de province.

La Provinciale greffée sur Paris par une main savante donne la plus belle fleur de parisianisme.

Ce n'est jamais l'homme tel qu'il est qui fait des passions, c'est l'homme idéal greffé sur l'homme, c'est l'héroïsme, c'est le génie, c'est le don-juanisme. L'homme tel qu'il est ne porte qu'un fruit sauvage ; l'homme greffé sur l'homme porte un fruit meilleur. Le premier, c'est la vérité brutale; le second, c'est l'idéal cherché. On voit et on aime un homme par les yeux de l'esprit.

Mais la femme a tout à perdre en sortant des mains de la nature : on ne lui demande ni génie ni héroïsme; on lui demande d'être belle.

Les Grâces étaient habillées jusqu'à la soixante-dix-septième olympiade, où l'on s'est aperçu qu'elles devaient aller toutes nues.

La nudité des Grâces est un symbole : la grâce des femmes ne doit pas se cacher sous les ornements étrangers.

Puisqu'elles-mêmes sont obligées de s'habiller — pudeur atmosphérique — pourquoi ne sont-elles jamais vêtues dans un style en harmonie avec leur beauté? — car la nature ne fait pas de monstre et toute femme a sa beauté. — Telle femme a une beauté épique, qui recherche

toutes les coquetteries du madrigal ; telle femme a une beauté enjouée, qui s'affuble de toutes les splendeurs du poëme.

Vénus naissant de la mer est un profond symbole : il faut à la beauté la plus parfaite un grain de sel dans l'esprit et des tempêtes dans le cœur.

Bolingbroke, pour garder la fraîcheur de sa maîtresse, abreuvait la belle avec du sang de vipère. Il y a une goutte de ce sang-là dans la beauté de toutes les femmes.

La jalousie de la beauté est pour les femmes pire que la jalousie de l'amour.

Une femme sans beauté ne connaît que la moitié de la vie. Voilà pourquoi une belle femme meurt deux fois.

Nul homme n'est maître de sa destinée, nulle femme n'est maîtresse de son cœur.

Le cœur d'une femme, c'est, en même temps, son ami et son ennemi.

On a dit que les gens d'esprit ne réussissaient pas dans le monde, parce qu'ils ne croyaient pas les autres aussi bêtes qu'ils sont. Les amoureux qui ne réussissent pas sont aussi bêtes que les gens d'esprit; ils ne croient pas les femmes aussi — Ève — qu'elles sont.

*Jamais!* c'est le premier mot de toutes les femmes, comme *Toujours* est le dernier.

On ne va pas au cœur des femmes en leur parlant de soi, mais en leur parlant d'elles.

Les femmes n'ont pas de goût pour les timides, même s'ils portent un cœur d'or. Les femmes aiment mieux être malmenées et trahies que d'être adorées respectueusement.

Voilà pourquoi Lovelace, Don Juan et leurs pareils ont toujours raison.

Pour inspirer de la confiance aux femmes, il faut avoir confiance en soi.

Telle femme se donne à Lovelace parceque Don Juan a déjà pris son amie.

Le silence a été donné à la femme pour mieux exprimer sa pensée. Mais comme elle gâte à plaisir cette éloquence des yeux !

Beaucoup de femmes ressemblent à la *Belle au bois dormant*. Elles dorment jusqu'au jour où vient le prince Charmant. — Mais le prince Charmant ne vient pas toujours.

Les passionnés sont comme le sonneur qui est assourdi, mais qui n'entend pas la cloche. Les femmes qui prennent feu sont quelques

jours sans reconnaître qu'elles brûlent.

Dans le va-et-vient intime, galant, chevaleresque de la vie du beau monde, la femme se laisse prendre sans le vouloir, ou sans le savoir, aux piperies de l'amour. Elle croit nager en pleine amitié, mais elle fait naufrage et se rattrape au bras d'un amoureux.

Entre un homme et une femme du monde, l'amitié, qu'est-ce autre chose que l'amour platonique ? Ils ne s'en apercevront, lui et elle, que le jour où, dans un parc, il lui

cueillera une fleur qu'elle respirera quand il l'aura effleurée de ses lèvres; dans un bal, quand une mélodie amoureuse viendra accentuer et colorer leur causerie; dans une promenade aux courses, où il la saluera avec je ne sais quel sourire de printemps et de renouveau; au spectacle, quand elle se penchera vers lui, dans une scène d'amour, pour lui dire de la comédienne : Comme elle joue bien ! Cent autres battements de cœur qui leur révèleront à tous les deux que leur amitié n'était qu'un masque.

Le masque de l'amour prend plus de femmes que l'amour.

La femme qui inspire une grande passion la subit bientôt — quelquefois pour un autre — comme le thermomètre subit les variations de l'atmosphère.

Ne pardonnons rien à l'esprit, mais pardonnons tout au cœur, car le cœur est aveugle.

Les femmes se donnent pour de l'argent — pour de l'amour — pour rien. — Celles-là sont les plus faciles.



100436

C'est toujours au moment où la femme va mettre un homme à la porte qu'elle se laisse vaincre, si l'homme — est un homme.

Chez la femme, la chute de la bête précède presque toujours la chute de l'esprit ou plutôt la chute du cœur.

Quand Dieu fit la femme aux dépens de l'homme, il créa du même coup la femme et l'amour. En effet, l'homme est attiré vers la femme comme à un autre lui-même et comme à un bien perdu. Il veut ressaisir sa force primordiale, il

veut s'enchaîner à cette autre vie qui est encore la sienne. La femme, de son côté, trouve que Dieu ne lui a pas donné tout ce qu'il y avait de grandeur et d'héroïsme dans l'homme. Elle essaye de conquérir ce qui lui manque ou de se donner tout entière, croyant qu'elle n'est que la doublure de l'étoffe primitive qui habille l'idée de Dieu.

La doublure ne vaut-elle pas souvent mieux que l'étoffe ?

Les amitiés de femmes sont des ébauches d'amour — ou des branches de salut.

C'est la femme qui perd la femme. Avec l'homme la femme se retrouve.

Pour l'homme, la femme est tout à la fois l'art et la *nature* — un tableau vivant. — Pour la femme, l'homme c'est l'homme, c'est un cœur, c'est une âme, c'est un corps. L'art n'y entre pour rien.

Noverre, le chorégraphe, disait : « *Quand je n'ai rien à faire, je fais des pensées de La Rochefoucauld* ». Quand je n'ai rien à faire, je fais l'amour, disent bien des femmes. Or, ces femmes ne font pas plus

l'amour que Noverre ne faisait du La Rochefoucauld.

Çà et là, dans la femme, on découvre l'amour, mais, le plus souvent, on ne trouve que la femme — une coupe ciselée par quelque maître florentin avec l'art le plus charmant, mais qu'il faut aimer des yeux et non des lèvres, — parce qu'il n'y a rien dedans.

La vraie comédie, c'est le spectacle de la femme. L'amour joue le principal rôle, mais il se trouve mal et se dérobe avant la fin de la pièce.

En amour, les Célimènes cherchent midi à quatorze heures et vont par quatre chemins.

Chez Sapho, comme chez Didon, l'amour a toutes les violences, toutes les colères, toutes les fureurs, mais ne s'attendrit jamais jusqu'aux larmes. Elles sont égarées, mais elles ne pleurent pas. Le feu qui les altère, qui les dévore, qui les consume, c'est la volupté de la louve. Elles n'ont pas la soif de l'infini ni la piété universelle qui ouvre et répand le cœur sur toutes choses :

elles sont dominées par les désirs qu'allume le sang.

La femme que nous a donnée le christianisme ne voudrait pas, au prix de la couronne de Cléopatre ni de la gloire de Sapho, traverser cet enfer de l'amour païen. La femme nouvelle, tout en subissant les morsures des bêtes féroces de la volupté, se détache, d'un pied victorieux, de la fosse aux lions, par ses aspirations vers l'inconnu. Elle sait que sa vraie patrie est au delà de la forêt ténébreuse qui lui cache le ciel.

L'amour est la seule passion qui se paie d'une monnaie qu'elle fabrique elle-même : l'amour seul peut acquitter les dettes d'amour.

La femme renferme inconsciemment tous les amours comme la bouteille qui contient impassible du vin au litre, du vin de Champagne ou du Château-Yquem. Et il y a des gens qui croient qu'on peut juger le vin à la bouteille!

Sait-on jamais si la jeune fille, la première fois qu'elle a eu un amoureux, a aimé l'homme ou l'amour ?

Les femmes aiment l'amour comme Pénélope aimait sa toile. Si elles font en amour un ouvrage inutile, c'est afin de le recommencer toujours.

Autrefois, les femmes se donnaient et ne se reprenaient pas. Maintenant les femmes se donnent et se reprennent sans même se souvenir qu'elles se sont données. C'est leur droit.

Quand une femme nie un homme qui se vante d'avoir été son amant, c'est la femme qu'il faut croire, car

celui-là n'a pas été l'amant d'une femme, qui n'a pas marqué dans son souvenir.

L'amour, dans le cœur de la femme, est le diamant dans le charbon. On y trouve le feu, la mort et la lumière.

La femme aime jusqu'à en mourir; l'homme tue sa passion et ne se tue pas.

Quand une femme se déshabille, elle est encore vêtue de sa pudeur — si elle est amoureuse.

Quand une femme se donne corps et âme, elle est encore chaste — si son cœur bat.

La pudeur est sublime, parce que c'est la nature qui se défend. La pruderie est odieuse, parce que ce n'est qu'un masque. Sous la pudeur, il y a une femme ; sous la pruderie, il n'y a qu'une précieuse ridicule.

Toute la politique anglaise, c'est l'Océan.

Toute la politique de la femme, c'est l'amour.

L'amour, c'est l'Océan autour de

la ſemme. On se hasarde dans tous les dangers de la traversée pour arriver à la terre ferme.

Mais combien qui échouent sur les récifs croyant saluer le rivage.

Les femmes n'aiment tant l'amant qu'elles aiment que par regret de l'amant qu'elles n'aiment plus et par désir de l'amant qu'elles aimeront.

Il y a des veines en amour comme au lansquenet. Les femmes passent la main, mais les hommes sont trop

chevaleresques pour *faire Charlemagne*.

Je connais peu de femmes qui donnent dans la prodigalité. J'en connais beaucoup qui donnent dans la prodigalité — des hommes.

On demandait à une grande comédienne lequel de ses deux amants elle aimait le plus. Elle répondit : — Le troisième !

C'est que la femme aspire toujours à l'Absolu.

C'est que demain est plus beau qu'hier et qu'aujourd'hui.

Pourquoi la femme ne méprise-t-elle pas l'homme qui la bat? C'est que, dans ces sortes de batailles, c'est l'amour lui-même qui porte les coups.

Mme ***, un roseau, un lys, une colombe, tombant morte sous les coups de son amant, devenu jaloux après six semaines d'indifférence, disait avec des larmes de joie : « Frappe encore, frappe toujours, je n'ai jamais été si heureuse ! »

L'amour, chez l'homme, c'est la tyrannie; chez la femme, c'est l'esclavage. Le jour où la femme ne

subit plus le joug, elle n'aime plus.

Les coquettes filent leur toile pour prendre les hommes, mais les forts traversent la toile comme les bourdons les toiles d'araignée.

Célimène armée de sa faucille s'en va par les champs et moissonne çà et là. Le soir venu, tandis que les autres s'en reviennent avec la gerbe abondante, elle dédaigne sa récolte et aiguise sa faucille pour le lendemain.

Les femmes vertueuses n'ont pas d'histoire — ni de roman.

L'amour n'est jamais au diapason.

Un jeune fat me disait: « Je n'aime pas les femmes qui m'aiment trop, voilà pourquoi je quitte cette ingénue ».

Une grande coquette qui écoutait aux portes lui cria : « Alors pourquoi n'es-tu pas resté avec moi? »

Il en est des femmes tombées comme de la croix d'honneur. « Tout le monde a la croix, disait-on à M. de

Salvandy. — Je ne suis pas de votre opinion, car tout le monde me la demande », répondit le ministre.

La vertu est comme la beauté, on ne sait où elle commence ni où elle finit.

En toute fille d'Ève, il y a une femme honnête et une femme qui ne l'est pas.

Toute femme a une pécheresse en elle, comme tout homme a un cochon, selon d'Aurevilly. Le cochon

de saint Antoine c'était son imagination.

La vertu revêche est un château fort qui ne baisse pas le pont levis, parce que personne ne frappe à la porte.

La vertu des femmes est comme la lune. Elle a ses phases, ses révolutions, ses éclipses. Elle fait les cornes aux amants en croissant et aux maris en décroissant. Elle se montre dans tous les quartiers — même dans le quartier de la Bourse.

Les grandes vertus sont les billets de banque dont on ne trouve jamais la monnaie.

⁂

La vertu de Mme *** n'est qu'un fantôme ; mais autour d'elle on croit aux fantômes. Qu'il vienne un jour chez elle un amoureux sans superstition — et le fantôme ne se montrera pas.

⁂

La vertu est une robe faite après coup sur la nature pour cacher ses battements de cœur. Ce qui fait la force de la femme, c'est que l'homme croit trouver la vertu sous la robe.

C'est la loi fatale : la vertu ne se reconquiert pas ; le Rubicon est facile à franchir, mais si on se retourne vers l'autre rive, elle est devenue inabordable.

Les femmes sont tout au présent; elles ne pensent pas plus au passé qu'au futur.

On peut diviser la vie des femmes en trois époques : — elles rêvent l'amour, — elles le font, — elles le regrettent.

La femme ne se console de sa

première chute que par une seconde, — et ainsi de chute en chute — c'est-à-dire qu'elle se console toujours et n'est jamais consolée.

Souvent une femme ne pleure son premier amour que parce qu'elle n'a pu en trouver un second.

Les Madeleines pécheresses ne se repentent que pour vivre saintement de leur passé criminel. Elles ne se sont voilées du monde profane que pour y revenir par un voyage imaginaire. Elles lisent tous les jours à

leur confesseur le roman de leur jeunesse.

Vivre et n'aimer plus, n'est-ce pas mourir tous les jours?

La femme qui ne donne qu'une heure au diable passera cent mille heures dans l'enfer. C'est une légende du moyen âge. Voilà pourquoi les pécheresses ne s'arrêtent jamais à leur première chute. Le catholicisme a eu tort de faire la peine plus forte que le délit.

Je passe avec respect devant toutes

les femmes qui ont bravé la passion; j'étudie avec sympathie les cœurs vaincus qui me rappellent cette épitaphe d'une grande dame au Père-Lachaise : « Pauvre femme que je suis ! » Son nom ? Point de nom, c'est une femme.

Pour le philosophe, la femme qui traverse pendant un quart de siècle les joies de Paris sans tremper ses lèvres dans la coupe, est une sainte, comme celle qui jette la première pierre aux autres est une orgueilleuse.

A Paris, on se laisse d'autant plus prendre qu'on semble toujours rire de tout. Qui donc croirait que sous cette moquerie perpétuelle, une passion sérieuse pût éclater ? La femme aime déjà, qu'elle ne croit pas à son amour.

Selon quelques-uns : il faut avoir bien aimé une belle de nuit, pour bien aimer une belle de jour.

Il fallait donc que Louis XIV aimât la marquise de Montespan pour comprendre Mlle de La Vallière.

Où commence et où finit la

femme galante? Elle commence à Sapho et à sainte Thérèse ; elle finit à Ninon et à Sophie Arnoult. Elle va du libertinage du cœur à celui de l'esprit, en passant par le vrai libertinage comme Marion Delorme.

Naguère les ingénues montaient au cinquième étage pour être plus près du ciel. Aujourd'hui elles ne montent si haut que pour se jeter par la fenêtre.

Juliette joue par hasard la princesse Negroni dans *Lucrèce Borgia*.

Victor Hugo ravi de cette beauté inattendue, lui prend le bras au sortir du théâtre pour la conduire chez elle. « Non, je vous conduirai chez vous. — Non, chez vous .» Il ne se doutait pas qu'il y en avait là pour cinquante ans chez lui comme chez elle.

Dans le pays de la galanterie la fausse monnaie a un cours forcé.

Les plus beaux sentiments y sont marqués à une effigie douteuse, et le cœur le plus passionné renferme beaucoup d'alliage.

Dans ce pays là, où les fous sont les

sages et les sages sont les fous, il vaut mieux être fripon que dupe.

La femme galante est un billet en circulation qui prend d'autant plus de valeur, qu'on y lit plus de signatures.

Beaucoup de ces dames jouent avec leurs amants comme les jongleurs du Cirque avec leurs enfants: elles les adorent, mais elles leur cassent les reins.

En vraies sportmen, les courti-

sanes font courir leurs créanciers et leurs amants.

Combien de courtisanes qui sont mortes sans avoir fait l'amour !

Quand vous verrez au Bois ou au théâtre les belles pécheresses vivant de temps perdu, le sourire aux lèvres et l'inquiétude au cœur, rappelez-vous ce mot qui les peint toutes : — Ah ! si j'étais riche ! — Que feriez-vous ? — Je me donnerais le luxe de n'avoir pas d'amant.

Une Phryné s'est fait peindre

debout par Carolus Duran; on lui demanda pourquoi; elle répondit : « Pour me reposer ».

O fragilité de la gloire et de la sagesse ! Alexandre disait à Phryné : « Si j'avais usé sagement de ma valeur et de ma fortune, on n'aurait point parlé de moi ». Et Phryné disait à Alexandre : « Si j'avais usé sagement de ma beauté et de mon amour, mon nom ne courrait pas, comme un baiser, sur toutes les lèvres. »

La fille perdue garde toujours un

coin primitif de la forêt vierge. Celui qui s'y égare trouve encore des fleurs oubliées avec leur parfum et leur goutte de rosée.

Il y a dans Paris cinq ou six douzaines de soupeuses à outrance qui ne tombent sous la table que pour mieux se relever.

S'il y en avait deux ou trois douzaines de plus, Paris serait dévoré par ces mangeuses de jeunesses, par ces dévoreuses de fortunes, par ces meurtrières d'intelligences !

Les petits poissons qui tuent les

baleines me montrent les petites filles du corps de ballet qui tuent les gros poissons de la Banque.

Pour arriver à connaître la femme, il faut les avoir étudiées toutes; il faut avoir voyagé, avec le fil d'Ariane, dans ces labyrinthes charmants, où si peu de philosophes se retrouvent. Diogène cherchait un homme; le romancier cherche une femme, car, lorsqu'il a trouvé une femme, il a trouvé son roman. Mais combien peu de vraies femmes et combien peu de vrais romans!

Il y a des littérateurs qui ont moins de littérature que les femmes galantes; c'est que, même si elles ne savent pas l'orthographe, elles font leurs humanités à l'école de la vie.

Il faut arriver à propos pour consoler une femme : on se repent toujours dans les bras de quelqu'un.

Diogène aperçoit une femme pendue à un arbre : — « Il serait à désirer que tous les arbres portassent de tels fruits ! »

Aristote a dit du mal des femmes

comme Sénèque a dit du mal des richesses.

On ne jette des pierres qu'aux arbres chargés de fruits.

Voltaire a dit de l'amour : « C'est l'étoffe de la nature que l'imagination a brodée ». Peut-on se hasarder de dire après Voltaire, que l'amour c'est la passion endimanchée ou la volupté un jour de fête.

On ne connaît les fleurs que par leur innocence ; on semble ignorer que ce sont des Borgia et des Brinvilliers. Le lys, ce beau lys blanc :

un poison ; la fleur d'oranger, ce symbole du mariage : un poison ; le coquelicot, ce symbole de l'innocence : un poison ; autant de fleurs, autant de poisons. On les respire, on s'enivre, on sommeille, on s'endort et on ne se réveille pas si on s'est enfermé avec ces charmantes ennemies. L'aspic sous les fleurs, c'est le poison.

Et on dit que les femmes sont des roses.

Quand Dieu eut mis la dernière main à son œuvre des six jours, il s'aperçut qu'il y avait bien des re-

touches à faire ; mais, tout en se reposant le septième jour, il mit dans l'esprit de la femme la curiosité, dans celui de l'homme l'idéal. Depuis la création du monde, l'homme cherche sans cesse à parachever l'œuvre de Dieu.

Il fallait bien laisser à la femme quelque chose à deviner, et à l'homme quelque chose à faire.

Pourquoi mal dire de notre première mère :

Quand Dieu créa la femme, il lui mit dans le cœur
La soif du bien, la soif du mal. Notre mère Ève
S'éveille dans la vie, ivre d'air et de sève
Et marcha sur la terre avec un air vainqueur.

Pour elle les oiseaux chantaient l'amour en chœur,
Le démon la surprit dans le charme du rêve.
Il l'attaqua de front, sans un instant de trêve,
La dominant déjà d'un sourire moqueur.

Elle écoutait parler Satan, la curieuse.
Et tour à tour surprise, inquiète et rieuse,
Elle regardait l'arbre et le fruit défendu.

Elle mordit bientôt à cette pomme amere,
Le Paradis devint le Paradis perdu...
Mais n'accusez pas Ève : elle n'eut pas de mère.

Les femmes donnent toujours plus qu'elles ne promettent, à l'inverse des hommes.

Eva se plaignait de ne pas bien

parler le français avec une grâce de langage toute française.

— Et quand je pense, dit-elle avec sa coquetterie native, que je suis tous les jours obligée de jouer Célimène dans les salons avec un si mauvais accent !

— Mais, madame, dit un des convives, vous parlez comme Ninon de Lenclos. N'est-ce pas l'amour qui vous a appris le français ?

— Non, monsieur, c'est le Français qui m'a appris l'amour.

Y a-t-il bien loin de l'honnête femme à celle qui ne l'est plus ?

— La distance d'un canapé ou d'un abîme.

Les courtisanes s'imaginent volontiers qu'elles ont dans leur jeunesse trois ou quatre virginités. Ne connaissent-elles pas toutes, d'ailleurs, le vers célèbre de Victor Hugo :

Son amour m'a refait une virginité.

On aura beau rire de ce beau vers de Victor Hugo, on ne l'effacera pas sous le ridicule, parce qu'il y a là un sentiment profondément

humain. Toutes les courtisanes qui vivent par le cœur et par l'esprit ont senti la vérité de ce vers jaillir de l'amour, comme la source pure jaillit de la montagne. Chaque fois qu'une femme perdue est prise ou reprise par la passion, elle se sent transfigurée ; elle rejette avec horreur tout ce qui l'a flétrie, même le souvenir. Par malheur ce renouveau qui la relève au-dessus d'elle et que lui donne une robe de lin, ne trompe qu'elle-même. Le monde où elle vit la voit toujours telle qu'elle était : une fille perdue. Et c'est là son désespoir. Elle donne-

rait tout au monde pour reconquérir quelques beaux jours de son innocence et pour s'ensevelir, toute amoureuse, dans sa première robe.

Quand la mort met une femme au tombeau, on s'incline et on passe en silence, même quand cette femme est une rien qui vaille. C'est à Dieu seul de parler.

La politique est la diplomatie des femmes, c'est-à-dire l'art de tromper tout le monde en se trompant soi-même.

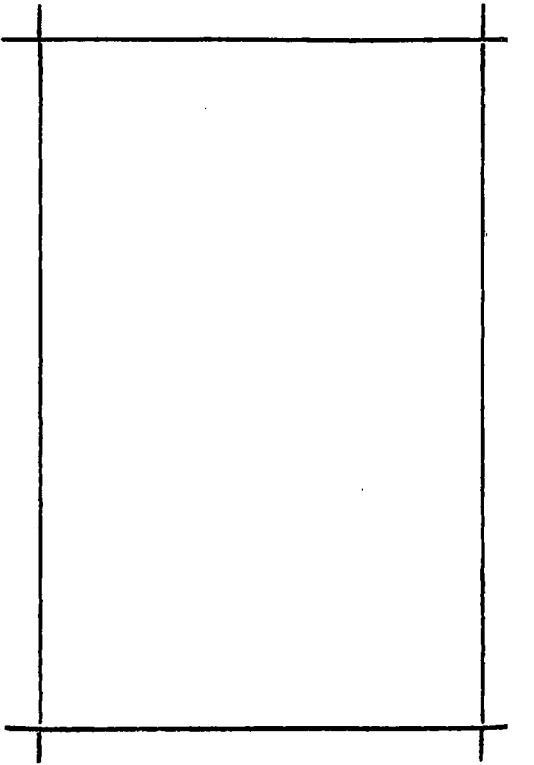
Il y a des femmes qui ne sont que des robes.

Lorsque Dieu créa Ève, il mit dans le cabinet de verdure, qui devait être son cabinet de toilette, des feuilles de vigne et de figuier pour le jour où elle aurait la coquetterie d'habiller sa nudité.

Les robes, en ce temps-là, ne ruinaient pas les maris. Les femmes n'en étaient pas moins belles quand elles traînaient leurs pieds nus dans la rosée, avec leurs cheveux pour toute ombrelle. Mais il vint un temps où l'on décida que le rôle de

la femme était de filer de la laine ; ce fut alors que la femme se parfila des robes. Bientôt elle eut des esclaves pour faire tourner le rouet. Les poëtes commencèrent à s'indigner. Mais ce fut bien pis quand les femmes passèrent de la laine à la soie, quand elles brodèrent des chiffres et des fleurs en or. On put déjà comparer le prix de la feuille de vigne aux prix des robes somptueuses des reines et des courtisanes. Aujourd'hui qui n'a été plus ou moins ruiné par la feuille de vigne ?

Ce que les femmes appellent repentir est-ce le regret de leurs fautes ou le regret de ne pouvoir les recommencer ?



LIVRE III

# LE CŒUR ET L'AMOUR

L'amour est la coupe où nous buvons la vie, la mort et l'immortalité.

C'est le souvenir d'une vie antérieure et le pressentiment d'une vie future.

C'est le premier sourire d'Ève et la première larme de Madeleine.

En amour il ne faut boire que la première coupe. Il ne faut lire que le premier chapitre. La suite à demain est pour les cuisinières.

Il n'y a en amour que l'imprévu. Un homme et une femme qui se sont aimés huit jours mettent déjà au fourreau, pour des temps meilleurs, leurs plus irrésistibles coquetteries. Ils ne vivent plus dans la passion, ils sommeillent.

Le souvenir a cela de beau qu'il ne garde en amour que le sourire des figures aimées.

Combien de Sganarelles qui se consolent en disant : « Mes cornes sont des cornes d'abondance ».

Quand on abandonne le rivage du cœur, c'est pour aborder au rivage de l'esprit.

L'amour est un fruit qu'il faut cueillir sans casser la branche.

Aimer, c'est rouvrir la porte du paradis — pour descendre au paradis perdu.

Pour savoir combien on peut haïr une femme, il faut se rappeler combien on l'a aimée. La haine est la sœur de l'amour.

L'amour d'une fille pour son enfant est le pardon de l'amour qu'elle a eu pour son amant.

Ceux qui s'aiment se sont déjà aimés dans une autre vie.

L'amour, c'est un arc-en-ciel qui traverse les orages de la jeunesse : larmes et sourire, comme la pluie et le soleil. — Les uns appellent cela

l'arc de Cupidon, les autres la ceinture de Vénus. Quand l'arc est détendu, quand la ceinture est dénouée, le prisme retourne au ciel, d'où il est venu.

Aimer, c'est vivre; ne pas aimer, c'est être en rébellion contre Dieu qui est tout amour.

Aimer c'est jeter l'arc-en-ciel dans l'orage, c'est dorer l'horizon, c'est prendre sa part du ciel, c'est tenter la première envolée vers les Dieux.

L'amour est la grande action de la vie; c'était le travail des Dieux de

l'Olympe, c'est la force du Dieu de la Bible. Aimez-vous les uns les autres, c'est le cri de la nature. Quand vous marchez dans l'herbe, vous profanez à chaque seconde un lit nuptial. Si vous n'aimez pas, vous devenez fou, comme Pascal ou comme Descartes.

L'amour est comme le poëte, qui trouve toujours des vers nouveaux sur le même air.

Qu'est-ce que prouve la vie? La mort. — Qu'est-ce que prouve la mort? La vie. — Qu'est-ce que

prouvent la vie et la mort? L'amour.

L'amour est un fil que la femme tient par les deux bouts et qu'elle nous donne à retordre.

Les anciens ont représenté Vénus toute nue, non pas seulement parce qu'elle était belle ainsi, mais parce que l'amour n'a rien de caché pour l'amour.

L'amour est un art d'agrément ou un duel à mort.

L'amour est plus grand encadré

par l'art, comme la religion qui est plus belle avec Palladio, Michel-Ange, Raphaël et Mozart, que dans un temple protestant.

Pour faire chanter les rossignols on leur crève les yeux : l'amour ne chante que les yeux bandés.

L'amour ? Deux orages qui se lancent la foudre et qui se couronnent de l'arc-en-ciel.

Si l'amour dénoue la ceinture de la vertu, c'est qu'il sait que l'envers de sa robe n'est pas de la même

étoffe que l'endroit. Voilà pourquoi l'amour s'habille toujours avec la doublure.

Un billet doux est une traite à vue : il faut toujours payer quelle que soit la monnaie.

L'amour se nourrit de larmes et de sang, non de lait et de roses, dit l'Anthologie. C'est qu'il a sucé le lait des bêtes féroces quand Vénus l'abrita dans les bois inaccessibles contre la colère de Jupiter.

Le pays natal, c'est le pays où l'on a aimé la première fois.

L'amour est tout, le reste n'est que la fumée qui nous voile l'éclat des cieux.

Tous les amours — même l'amour maternel — ont leurs angoisses et leurs déchirements. C'est que Dieu a créé une peine pour chaque joie. Une des portes du paradis s'ouvre sur l'enfer.

Il est bien malheureux, celui qui est heureux en femmes. Mais celui

qui est malheureux en femmes n'est pas heureux.

Il en est du livre de l'amour comme du livre de la vie. L'amour heureux ne tient qu'une page dans l'histoire.

A celui qui a plusieurs maîtresses, il manque une femme.

On cherche toujours sa première maîtresse dans la seconde; voilà pourquoi la seconde maîtresse est celle qu'on aime le plus.

Le dilettante en amour trouve toutes les femmes dans la femme qu'il aime, mais combien peu qui savent jouer cette musique divine, où le diable jette sa note stridente!

Ninon, n'écoute pas quand mon amour te prêche
La vaine rhétorique inconnue à Manon;
Va, n'en crois pas un mot; ce que je dis, Ninon,
Ne vaut pas un brin d'herbe à jeter dans la crèche.

L'amour seul a le droit de battre un cœur en
La raison ne sait pas ce qu'elle dit, sinon [brèche:]
Qu'il faut aimer pour vivre, en dépit de Zenon,
Et mourir doucement sur une bouche fraîche.

Vois-tu, ma belle enfant, l'amour ne pense point.
Son affaire est d'aimer, et je veux sur ce point
A ce maître idéal apporter un appoint:

Toute science est vaine, et sur les lauriers-roses
L'oiseau ne chante pas de sentences moroses :
N'ayons donc que l'esprit des pêches et des roses.

L'antiquité a connu M. de Cupidon — un enfant qui n'était pas né à l'amour. Les anciens ont élevé des temples à Vénus — Vénus pudique et Vénus impudique, — aux chasseresses comme aux bacchantes; — mais ils n'ont pas pénétré dans le divin sanctuaire de l'amour. Nous ne connaissons plus les neuf Muses, mais nous savons par cœur toutes les sublimes strophes de cette muse moderne qui s'appelle la *Passion*.

Nous avons moins bâti de temples à l'idée, mais nous avons pieusement élevé l'autel du sentiment.

Chez Sapho, comme chez Didon, l'amour a toutes les violences, toutes les colères, toutes les fureurs, mais ne s'attendrit jamais jusqu'aux larmes. Elles sont égarées, mais elles ne pleurent pas. Le feu qui les altère, qui les dévore, qui les consume, c'est la volupté de la louve. Ce n'est pas la soif de l'infini qui les attire, ce n'est pas la piété universelle qui ouvre et répand leur cœur sur toutes choses : elles sont domi-

nées par les désirs qu'allume le sang.

La femme que nous a donnée le christianisme ne voudrait pas, au prix de la couronne de Didon ni de la gloire de Sapho, traverser cet enfer de l'amour païen. La femme nouvelle, tout en subissant les morsures des bêtes féroces de la volupté, se détache, d'un pied victorieux, de la fosse aux lions, par ses aspirations vers l'infini. Elle sait que sa vraie patrie est au delà de la forêt ténébreuse qui lui cache le ciel.

C'est par la courtisane qu'on ap-

prend à connaître la femme vertueuse; c'est par la femme vertueuse qu'on apprend à connaître la courtisane. Toutes les deux ont leur roman écrit par l'amour : l'amour divin et l'amour profane. Où s'arrête l'amour divin ? Où commence l'amour profane ? Tout est dans tout. Pascal ne défendait-il pas à sa sœur de caresser ses enfants ? Madeleine, toute souillée encore des orages de la volupté, ne donnait-elle pas un baiser virginal au pied de la croix ?

L'amour de certaines femmes donne la mort. Mais quelques hommes

s'habituent aux poisons — comme Mithridate.

L'amour des beautés byzantines est doux à cueillir comme les roses sauvages dont la chaste senteur ne pénètre que l'âme.

Il y en a qui aiment les fruits verts, il y en a qui aiment les fruits mûrissants, il y en a qui aiment les fruits tombés de l'espalier.

Il faut aimer les fruits comme les aime le soleil, mais non comme les enfants ni les amoureux tombés en enfance.

Il n'y a de commencements qu'avec les femmes comme il faut, puisqu'avec les autres on commence toujours par la fin.

Un pas de fait en amour, c'est le pas des dieux de l'Olympe. On part, on est arrivé, à moins qu'on ne soit allé trop loin.

Platon déraisonne, car l'amour est une ivresse, or comment s'enivrer sans mordre à la grappe ?

Les platoniciens disent qu'Hercule aux pieds d'Omphale n'écoutait que les battements de son cœur. Mais,

quand Hercule filait le parfait amour aux pieds d'Omphale, c'était après avoir accompli ses douze travaux.

« La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a ». — Qui a dit cela? Elle donne souvent ce qu'elle n'a pas : l'amour.

Ce n'est pas l'homme, c'est l'amour qui est aimé pour lui-même.

Napoléon III a écrit sous une pièce de cent francs à son effigie : *Je suis aimé pour moi-même.*

Les hommes disent : *Faire une*

*Femme* ; les femmes disent : *Faire une dupe*. En effet, dans ce *commerce* de l'amour (je n'invente pas le mot), comme dans tous les commerces, on n'ouvre un crédit que par l'appât de gros intérêts. Il y a, comme ailleurs, le livre des recettes et des dépenses. Un homme et une femme, quelque passionnés qu'ils soient, calculent les hasards du compte qu'ils vont ouvrir. Mme *** disait à M. *** : « Je vous porte un si haut intérêt ! — A combien pour cent ? » demanda M. ***. Et il avait raison.

Mlle Rachel disait d'un homme ennuyeux : « On voit bien que l'amour n'a jamais passé par là ». Cet homme aima Mlle Rachel : « Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, il est plus ennuyeux encore ».

Le cœur est le très humble serviteur de l'occasion : vouloir aimer — ou être aimé — c'est vouloir cueillir une étoile.

Si tu n'aimes pas trop, tu n'aimes pas assez.

En amour, il n'y a que les tyrans

qui restent sur le trône. Les monarques débonnaires laissent tomber leur sceptre en quenouille.

L'amour est comme les liqueurs fortes : on a beau dire qu'elles tuent, on y revient.

L'harmonie naît des oppositions et des contrastes. On ne fait pas un accord avec une seule note, ni un tableau avec une seule couleur. A toute âme brune il faut une âme blonde : la force aime la grâce, l'esprit se repose dans le sentiment.

Ce ne sont pas des poëtes ni des amoureux, ceux-là qui ne franchissent pas le Rubicon, car c'est de l'autre côté que sont la poésie et l'amour.

Il fallait plus de génie à don Quichotte pour combattre les moulins à vent qu'à Sancho Pança pour rire de don Quichotte.

Les astrologues et les philosophes auraient dû trouver ceci : pour les amoureux, la terre tourne dans le ciel, pour les astres, elle tourne dans le vide.

L'amour a pour patrie le ciel et la terre. Trop souvent l'un des deux amants habite le ciel quand l'autre habite la terre. L'un aime en vers, et l'autre aime en prose. Quel est le plus poëte des deux ?

Ce que les femmes aiment le plus dans l'homme ce sont les blessures qu'elles lui font. — Elles ne frappent pas toujours sans se frapper *elles-mêmes*. — Virgile parle des vallées éplorées de l'enfer. Là sont les amoureuses qui se souviennent de leurs cruautés.

Il y a beaucoup d'amours qui naissent par la haine.

Le bien et le mal ont toujours été en lutte et ont toujours aimé à vivre ensemble.

C'est une grande joie que d'étreindre dans ses bras la femme qu'on haïssait la veille.

Les querelles de ménage sont des querelles d'amour déguisées. L'amour et la haine brouillés ensemble s'appellent souvent la volupté.

On s'étonne de pleurer; mais quand on descend le fleuve de la vie on descend le fleuve des larmes.

Bienheureux les amoureux qui commencent leurs rêves dans les Idylles de Théocrite, dans les Bucoliques de Virgile, dans les Églogues de Longus. Les meilleurs bouquets que les Parisiens paient cinq louis pour envoyer le matin à leurs maîtresses n'auront jamais le parfum de la violette et de la primevère que les amants rustiques cueillent ensemble sur la lisière du bois ou dans la prairie. Il y a aussi loin d'un bonheur à l'autre que de la forêt de l'Opéra à la forêt du bon Dieu.

Deux amants, sont deux ennemis

un jour ou l'autre irréconciliables.

Dans la trahison comme dans l'amour, il faut arriver à temps. En ce joli combat où luttent toujours deux bêtes féroces, enchaînées par les caresses les plus douces — qui sont des caresses de tigre — il faut savoir se jeter à propos sur son ennemi.

Quand Dieu eut créé l'amour, il s'aperçut sans doute que l'homme et la femme une fois chassés du paradis auraient encore une part trop belle, aussi créa-t-il la jalousie, cette pâle hôtesse qui nous verse

d'une main cruelle dans la coupe des passions le poison mortel des Indiens.

Qu'importe le nombre des maîtres? Il n'y a qu'une vraie servitude, celle d'une maîtresse.

La rose rouge est le symbole de la douleur, puisqu'elle est teinte du sang de Vénus.

La femme ne pardonne que si elle a tort.

L'amour, c'est une chanson qu'on

chante à deux ; après avoir chanté la chanson, on ne chante plus que le refrain — et quelquefois on le chante tout seul.

Quand on a vingt ans, on trouve toute une carrière de marbre pour bâtir sa maison ou son palais ; mais trop tôt on s'aperçoit qu'on manque même de pierres, — le monument est en ruines avant d'être achevé. Il n'y a que Philémon et Baucis qui aient supporté en cariatides le monument de leur amour.

Mais c'était une chaumière.

Que d'amoureux qui croient encore vivre de leur amour quand ils n'ont plus en eux qu'un mort enseveli!

Il n'y a en amour que les commencements. Les beaux romans sont ceux qu'on ne finit pas.

L'amour ne vieillit pas, il meurt enfant.

Tant vaut l'homme, tant vaut la femme; tant vaut la femme, tant vaut l'amour; tant vaut l'amour, tant vaut la vie; et tant vaut la vie, tant vaut la mort.

Il n'est pas un savant à qui une femme ne puisse dire : « La science c'est *moi*. »

Les femmes placent leur amour dans le cœur des hommes à fonds perdu ou à cent pour cent. Les hommes ne hasardent pas le capital, mais dédaignent les intérêts.

En amour comme en poésie, les fous vont plus loin que les sages.

Il y a telle femme qu'on prend comme une charge d'agent de

change. Nul n'est assez riche pour l'avoir à lui seul. On est pour un quart ou pour un huitième dans sa vie.

On peut la comparer aussi à un de ces carrosses de hasard qu'on prend à l'heure pour se donner des airs d'enfant prodigue aux courses de chevaux ou aux Champs-Elysées.

On peut dire encore que sa vie est un vaudeville qu'on fait à deux ou à quatre : qui le scenario, qui le dialogue, qui les couplets, qui le mot; mais c'est toujours elle qui trouve le dernier trait et qui a les applaudissements.

L'amour ne donne jamais à un peintre le temps de peindre deux amants sous le même rayon d'amour et de lumière, ni sous le même parfum de roses thé ou d'oriza-lys. Le portrait de l'un n'est pas fini que déjà l'autre n'est plus là.

Nous ne voyons pas plus clair dans nos passions que la cavale éperdue qui a pris la nuit le mors aux dents, et qui éclaire au choc des cailloux le chemin — pour les autres.

Un nouvel amour est un renou-

veau pour le cœur. Dans les premiers jours de la passion, les amants ont des coquetteries charmeresses qui s'évanouissent aux premiers vents d'orage.

C'est l'aubépine toute blanche et toute parfumée qui bientôt n'est plus qu'un buisson. L'amour y chante encore, mais on lui dit comme le paysan au rossignol : « Tais-toi donc, vilaine bête qui m'empêches de dormir ! »

C'est le triomphe de l'amour de s'élever d'un pied dédaigneux au-dessus de tous les orgueils et de s'es-

timer plus riche que M. de Rothschild. L'amour bat monnaie comme un roi et change l'eau en vin comme un dieu.

La pudeur est sublime, parce que c'est la nature qui se défend. La pruderie est odieuse parce qu'elle n'est qu'un masque. Sous la pudeur il y a une femme ; sous la pruderie il n'y a qu'une sotte.

Les femmes romanesques aiment les hommes prosaïques. La nature ne veut pas perdre ses droits.

L'amour est un bourreau d'argent. C'est toujours l'enfant prodigue. Il se nourrit de ses sacrifices, car plus il donne et plus il croit affermir sa conquête. Mais il ne prend hypothèque que sur le sable mouvant du rivage. Si on lui donne la monnaie de sa pièce, ce sera en fausse monnaie.

L'amour est encore la plus belle invention des anciens pour les modernes.

La femme qui s'oublie avec un

homme qu'elle n'aime pas oublie bientôt qu'elle s'est oubliée.

C'est alors qu'un galant homme n'a pas le droit de se souvenir.

Les anciens ont connu deux amours, *Imeros* et *Eros*, l'amour des fous et les sages. Nous ne connaissons qu'un amour ; mais nous n'y perdons rien, car il renferme tout à la fois la sagesse et la folie.

Si vous battez la campagne, emporté par un rêve brûlant, prenez garde de donner un coup de pied dans l'hyménée universelle. Songez

que tout est amour au mois des primevères et des aubépines. Dans chaque ramée, si vous écoutez bien, vous ouïrez le cantique des cantiques ; à chaque pas dans l'herbe, si vous regardez bien, vous trouverez un lit nuptial.

Élus ou réprouvés, déchus ou rachetés, notre destinée commune se rattache à l'Eden ou à Bethléem : nous relevons tous d'Ève ou de Marie ! « *Ad Jove principium !* »

Dans l'Olympe, le Dieu de la pensée est un homme ; mais cet Apollon que

fait-il sans les neuf Muses ? Or les femmes sont les muses des passions.

L'Orient et l'Occident s'ébranlent pour Hélène, la veuve aux cinq maris; Hercule est vaincu par Omphale; Antoine est dompté par Cléopâtre; Eurydice entraîne Orphée dans les Champs-Elysées ; Merlin est emprisonné par Viviane ; Fastrade morte enchaîne Charlemagne sur son tombeau ; Béatrice élève Dante jusqu'aux sentiers bleus du paradis.

Aspasie dit un jour à Platon, qui l'avait promenée dans tous les sentiers perdus du sentimentalisme :

« Que de chemin nous avons fait pour arriver où? — Au commencement! »

Il y a un Dieu pour les ivrognes. Voilà pourquoi les ivres-nés, Don Juans, poëtes, ambitieux, — arrivent sans trop se casser le cou.

Ne retournez pas le manteau de la renommée : plus l'or ruisselle dessus, plus la doublure noire est semée de larmes d'argent.

Il en est souvent des femmes comme de l'argent : on les prend pour les mettre de côté.

Beau mot d'un Athénien à un Spartiate : « Respectez mes vices, ils sont plus grands que vos vertus ». Nous ne sommes plus de Sparte, ni même d'Athènes. Chez nous, la passion n'a plus ses coudées franches au banquet ; l'enfant prodigue tue lui-même le veau gras à sa première folie ; tel qui jette l'argent par la fenêtre en plein soleil, se précipite dans la rue quand vient le soir, pour ramasser ce qui en reste.

Qui suit amour, amour le fuit,
Qui fuit amour, amour le suit.

C'est l'éternelle histoire des bat-

tements du cœur : les vieux chanteurs grecs l'ont dit aux vents, les vents l'ont dit aux flots, les flots l'ont dit au sable du rivage où Moschus l'a recueilli un soir. Pan aimait sa voisine Echo, Echo soupirait pour un jeune égypan, qui mourait pour une hamadryade ; mais l'amadryade idolâtrait un faune qui, tout enchaîné dans les pampres d'une bacchante, n'écoutait pas ses plaintes.

C'est un cruel jeu de la destinée que d'avoir toujours ainsi séparé les cœurs amoureux. — Qui sait ? c'est peut-être l'amour lui-même

qui a joué ce jeu-là. Cette soif ardente vers la coupe, toute pleine pour un autre, c'est l'enfer, mais c'est l'amour !

Aimer qui ne vous aime pas, c'est l'amour; aimer qui vous aime, ce serait le paradis.

Ce paradis-là s'ouvre pourtant quelquefois, car il arrive çà et là que deux cœurs battent au même diapason. Quand l'un va aimer et que l'autre va cesser d'aimer, il y a un *moment* suprême où, dans l'étreinte amoureuse, on traverse l'infini.

Il en est qui n'aiment que pour être aimés. Ils montent l'échelle d'or; mais, dès qu'ils la font monter, ils la descendent.

La lune est le symbole de l'amour qui va croissant et décroissant sans pouvoir s'arrêter au même éclat.

Les fêtes de l'amour sont comme les fêtes du monde : il faut s'en aller avant que les bougies s'éteignent.

Une comédienne célèbre disait dans les coulisses : « On chante sur tous les tons que je vais me marier,

mais je ne suis pas assez bête pour prendre un homme qui serait assez bête pour vouloir m'épouser ».

C'est très joli, mais une comédienne non moins célèbre répondait : « Eh bien, moi, je suis assez bête pour prendre un homme qui aurait assez d'esprit pour vouloir m'épouser ».

X aime dans sa femme l'amour qu'elle a pour lui ; Z aime dans la sienne l'amour qu'elle a pour un autre.

Il y a beaucoup de maris qui re-

gardent leur femme sans la voir ou qui ne la regardent pas du tout.

L'adultère est la curiosité des plaisirs d'autrui.

L'Amour hait le mariage pour les hommes, mais il le conseille aux filles, car il a bien plus de prise sur elles quand elles ont passé par-là.

Vénus était mariée.

Que forgeait Vulcain ? Les chaînes de Mars et de Vénus.

En politique comme en amour,

c'est la première concession qui perd le pouvoir.

Le roi et le mari qui font des concessions sont des souverains qui abdiquent.

Artémise, celle-là qui a inventé les mausolées, avait voulu mourir pour que ses cendres fussent réunies à celles de Mausole ; mais, tout bien considéré, elle aima mieux vivre en buvant dans son vin les cendres de son mari, lui servant ainsi de sépulture. Les savants n'ont jamais su si c'était le mausolée de chair ou le mausolée de marbre

qui compta parmi les sept merveilles du monde.

Sentence parisienne :

Je canoniserais une femme dont le mari serait heureux — sans être trompé.

Quiconque aura regardé une femme avec un désir, a déjà commis l'adultère dans son cœur, a dit Jésus.

On sait où finit l'adultère, mais où commence-t-il?

Le divorce est le sacrement de l'adultère.

## LIVRE IV

# L'ESPRIT, L'ART

## LA PHILOSOPHIE, LA SCIENCE

L'esprit, celui-là qui dédaigne presque toujours l'éclair du mot, le cliquetis de la phrase, les jeux de la langue, c'est l'âme du génie, quand il s'appelle Pascal, Molière, Saint-Si-

mon, Montesquieu, Voltaire, Diderot, Lesage, Beaumarchais, Musset. Cet esprit-là est un grand trait de lumière qui se répand sur l'humanité.

Je ne veux pas faire l'histoire de l'esprit ni de la bêtise. Comme disait Ninon : « Une rose fait plaisir ; un bouquet de roses entête ». Passons vite sans nous endormir.

L'esprit gâte le génie, comme la coquetterie gâte la beauté. C'est la grâce étudiée dans la nature, c'est le bon sens qui a peur de parler tout bêtement et qui souvent parle

comme Arthénice ou Voiture, dans l'horreur du lieu commun — ce valet du sens commun.

L'esprit gâte le génie ? c'est peut-être un blasphème. Que dirait Shakespeare, qui a étoilé ses chefs-d'œuvre de concettis ?

L'esprit parisien n'est pas de l'esprit au delà des fortifications. Par exemple, si on dit : « X n'a jamais refusé d'argent qu'à ses créanciers », c'est fort joli sur le boulevard des Italiens. Mais allez donc dire cela en Normandie !

Le véritable esprit est amer comme la vie : le chef-d'œuvre de Molière, c'est *le Misanthrope*.

Voltaire a dit en mourant : « Je lègue l'esprit français à tout le monde ». Donc, depuis la mort de Voltaire, tout le monde a de l'esprit, mais le louis d'or de Voltaire est changé en gros sous.

L'invention d'Apollon entouré des neuf Muses est un symbole qu'ont pratiqué tous les poëtes.

On trouve tout simple que les peintres déshabillent des modèles

dans leur atelier ; pourquoi ne s'étonne-t-on pas de voir les poëtes pratiquer l'étude du nu ? Les Muses ne portaient pas de robes montantes.

⁂

La tragédie par exercice de collège.

Si Eschyle, Sophocle et Euripide revenaient parmi nous, ils ne feraient pas de tragédies antiques parce que tout homme doit porter l'empreinte de son temps. Pour imiter les tragiques grecs il faut faire des drames modernes.

⁂

Pour réussir au théâtre, voici le programme : un tiers de l'esprit d'hier,

un tiers de l'esprit d'aujourd'hui, un tiers de l'esprit de demain.

Un érudit est toujours comme l'astrologue qui se laisse tomber dans le puits de la science, au lieu de faire remonter la vérité sur la margelle.

Rien n'est plus fatal à la raison que la recherche de la raison.

Les savants sont des bibliothèques en désordre où l'on ne trouve jamais le livre qu'on cherche, mais

où l'on trouve toujours le livre qu'on ne cherche pas.

Quelque humble que soit le poëme de ses jours, un maçon qui pose aveuglément sa pierre au monument est plus grand que l'architecte qui ne bâtit que des châteaux en Espagne.

La lune ! Symbole de l'Étude qui allume sa lampe d'argent dans le ciel nocturne de l'Intelligence.

On a écrit un livre sur l'esprit

des sots et un livre sur l'esprit des bêtes. On en écrira quelque jour sur l'esprit des beaux esprits, où il y aura beaucoup de bêtises et de sottises, de sottises subtiles, et de bêtises raffinées. Depuis la métamorphose des *yeux de Philis en astres*, d'un des quarante du vieux temps, jusqu'aux merveilles de ceux qui font aujourd'hui la roue dans les gazettes, par quelles métamorphoses, à travers les concetti, le paradoxe, le feu d'artifice, a passé l'esprit ! Il ne peut se sauver que par un air de nouveauté. Il se rattrappe tous les matins à l'histoire

du jour, c'est son balancier pour danser sur la corde.

Ne laissons pas vieillir un mot ni un sentiment. Nous serions comme ces ménagères qui aiment mieux le fruitier que la table; comme ces savants qui n'estiment la fleur que dans l'herbier.

Les Anglais ne nous envient jamais nos hommes d'esprit. Est-ce parce qu'ils parlent mal l'esprit français? Non. Ils disent que d'un cercle étincelant d'esprit, ainsi que d'un feu

d'artifice, on revient toujours avec le spleen.

Buffon a dit de l'âne : « C'est le plus sérieux des hommes d'esprit ». (Un esprit plus sérieux encore dira que Buffon a dit : « Le plus sérieux des animaux »). J'aime mieux les esprits riants. Ils font bon visage à la vie comme le soleil à la nature. Les nuées attristent le ciel et ne fécondent la terre qu'après les rayons.

Le baronnet d'Héle, qui avait beaucoup d'esprit, disait qu'il fallait cacher la moitié de son esprit,

comme les femmes cachent la moitié de leur beauté. On sait son impatience quand on parlait devant lui au café ou à l'Opéra; il piétinait, croisait les jambes, humait du tabac et disait d'un ton solennel : « *C'est imprimé* ». Aujourd'hui ne peut-on pas dire presque toujours devant les plus beaux mots de nos Chamforts et de nos Rivarols : C'est imprimé et réimprimé?

L'esprit est un jeu de cartes; les sots apprennent le jeu, mais ne voient jamais le dessous des cartes.

Combien faut-il de sots pour faire un homme d'esprit ? C'est le parterre de Beaumarchais. Le sot fait la sieste dans l'air subtil des hommes d'esprit, tandis que les hommes d'esprit ont beau tourner dans le vide et ne rien moudre, ils veulent tourner pour quelqu'un.

La plupart des gens d'esprit ne réussissent pas. C'est que le plus souvent ils ne font qu'ouvrir la porte aux sots. Ils marquent le chemin et le dédaignent. Et puis la question est de savoir si, pour arriver, il faut avoir plus de jambes que de tête.

Pour le sot, il n'y a pas de bons livres ; pour l'homme d'esprit, il n'y a pas de mauvais livres. Il faut plus d'esprit pour voir le bien que pour voir le mal. Le sot ne voit que des sottises quand il lit ; il les signale pour se donner les airs d'un homme d'esprit ; l'homme d'esprit ne cherche que l'esprit et il est heureux quand il découvre un mot de nature ou de caractère.

Je ne sais pas si l'esprit court les rues : j'ai rencontré souvent la bêtise. Combien qui s'essouflent pour atteindre l'esprit et qui ne saisissent

que la bêtise, faute de partir à temps !

Il y a l'esprit fort en gueule et l'esprit fort en plume. Rivarol disait : « Rien n'est si absent que la présence d'esprit », ce qui rappelle ce mot d'un philosophe : « Quand je suis devant mes antagonistes, ils me battent ; mais dès que je suis rentré chez moi, je prends ma revanche ». L'esprit n'a pas le droit de rentrer chez soi ; comme le soldat, il doit vaincre ou mourir dans l'action. Le fort en gueule est mieux doué que le fort en plume.

Si Voltaire a légué l'esprit français à tout le monde, je sais beaucoup de gens qui ne sont pas encore en possession de l'héritage. Et, d'ailleurs, cette fortune de Voltaire est tant éparpillée, que les plus riches n'ont pas de quoi vivre. De temps en temps, on veut bien me faire dîner avec des hommes d'esprit très renommés au théâtre où ils font toujours la même pièce. J'écoute et je dîne, mais je n'entends rien. Sous M^me^ de Maintenon, le rôti manquait; aujourd'hui, le rôti ne manque jamais.

L'esprit est sans pitié. Un homme du métier me disait : « Moi, je n'ai pas de préjugés, je sacrifierais mon meilleur ami à un mot ». L'ami n'est pas encore sacrifié. Et pourtant l'esprit du moment, c'est le mot ; mais le mot est souvent comme ce parasite malappris dont on disait : « On le bourre comme un canon et il ne part pas ! »

A cette heure, le titre d'homme d'esprit est quelque peu démodé. On disait hier à un jeune diplomate fort spirituel : « Vous êtes un

homme d'esprit. — Moi, un homme d'esprit, pas si bête ! » s'écria-t-il.

Qu'est-ce donc que le libre arbitre dans le despotisme de la vie universelle? L'homme est un prisonnier qui ne sait pas l'heure de sa délivrance. Il ne brise sa chaîne que si, par son génie, il a dérobé le feu du ciel.

Rien n'endimanche l'esprit comme la bêtise.

On me parlait d'un imbécile entré à l'Institut. « C'est un puits de

science, dit un des oracles de l'endroit. — Lui! un puits de science! C'est une bibliothèque fermée à clef où il n'y a pas de livres. »

L'esprit est en nous, mais nous avons autant de peine à le découvrir qu'un sculpteur qui trouve Jupiter dans un bloc de marbre. S'il n'y prend garde, son Jupiter sera l'œuvre de ses devanciers, parce qu'il aura vu d'autres Jupiters; mais s'il cherche le Jupiter qu'il a lui-même dans l'esprit, il finira par le trouver et il signera une œuvre au lieu de signer

une copie, sa pensée à lui au lieu de signer la pensée des autres.

Le meilleur de l'esprit humain c'est l'esprit divin.

Le soleil de la raison est immuable comme le soleil qui éclaire le monde. Il a aussi ses éclipses, parce que l'esprit humain tourne dans la lumière et dans la nuit.

Nous portons tous dans notre âme un exemplaire du livre de l'infini. Mais nous passons notre vie à savoir en quelle langue il est écrit. Les plus

savants en ont traduit quelques pages à coups de dictionnaire ; les plus ignorants ont lu ces mêmes pages à livre ouvert. Ah ! si le cœur et l'esprit étudiaient ensemble ! Mais ce sont deux étrangers ou deux ennemis; c'est le chien et le chat de la maison.

Vous arrive-t-il souvent de penser à ce que vous faites? N'avez-vous pas reconnu que la pensée la plus obstinée n'occupe jamais tout votre esprit, va presque toujours par quatre chemins comme notre cœur qui est pris par deux amours à la fois :

celui qui vient et celui qui s'en va, On dirait la nuit qui se souvient d'un côté du soleil couchant et qui pressent de l'autre le soleil levant.

Un moraliste a dit que rien n'est plus embarrassant pour un homme d'esprit que la compagnie des sots. Mettez un homme de génie au milieu de vingt imbéciles, il deviendra tout de suite un peu plus bête que les autres ; mettez une bête, je ne dis pas un sot, au milieu de vingt hommes d'esprit, cette bête en bonne compagnie deviendra soudainement plus spirituelle que les gens

d'esprit, parce qu'elle aura plus d'imprévu dans sa riposte. Tout cela est une affaire de contagion. Il y a des épidémies d'esprit comme il y a des épidémies de bêtise.

Les imbéciles n'aiment pas qu'on s'enrichisse par l'esprit; mais pourtant il est reconnu que l'auteur le plus apprécié est l'auteur de sa fortune.

L'esprit est la noblesse de l'homme, comme la beauté est celle de la femme.

Il y a toujours deux écoles : celle du terre à terre et celle qui se cogne le front dans les nues. La lumière vient d'en haut.

Ce n'est pas la peine de s'armer contre le réalisme, il a vécu, ou plutôt il n'a pas vécu. Faut-il donc violer la vérité pour la féconder? L'Art est plus grand que la Nature ; il est fils de Dieu comme elle, mais il porte en lui la lumière divine — la pensée — comme pour éclairer l'œuvre du Maître des maîtres. Ce n'est pas la Nature qu'il faut imiter,

c'est Dieu lui-même. L'Art continue le rêve de Dieu.

La plupart de ceux qui ont de l'esprit argent comptant, n'ont pas de biens-fonds. Ils portent leur fortune avec eux. Roqueplan n'avait, comme il le disait lui-même, que de l'argent de poche.

Qu'est-ce que la Raison? Une femme conduite par une autre femme qui s'appelle la Folie.

On écrit beaucoup avant de penser, au hasard de la plume — et on

a raison ; — quand vient la pensée, on écrit moins.

Les livres ont fait plus d'hommes que les hommes n'ont fait de livres. Sans Homère, sans l'Achille idéal, Alexandre n'aurait peut-être pas franchi l'Hellespont et triomphé au Granique.

Dans les lettres, les demi-dieux sont quelquefois plus aimés que les dieux, témoin Lesage, l'abbé Prévost, Beaumarchais, Chamfort, André Chénier, Balzac, Musset, tant d'autres encore qui n'ont pas pris leur

volée vers les hauteurs homériques, ossianesques et lamartiniennes.

Aujourd'hui les hommes de lettres tiennent l'épée comme la plume. Sans trop en avoir l'air, tout en parlant moins que les avocats, ils gouvernent l'opinion et deviennent ministres ou ambassadeurs — s'ils ne restent ministres ou ambassadeurs des idées.

Dans l'armée des lettres on ne pardonne pas à un homme de marcher en avant. C'est que, dans l'armée des lettres, tout le monde est

soldat, comme La Tour d'Auvergne.

Quand la gloire monte vers un homme, cet homme trouve une femme qui l'empêche de monter trop haut.

Le flot chasse le flot. La renommée est comme ces vagues qui viennent se briser au rocher pour se reperdre bientôt dans la grande mer de l'oubli.

L'esprit français est modéré dans ses enthousiasmes, parce qu'il y a dans l'esprit français une pointe

de critique. S'il se passionne, il ne se passionne que pour un jour et renie les dieux le lendemain.

Toute critique a deux points de vue : là les grains de beauté d'une œuvre sont des verrues ; ici les verrues sont des grains de beauté.

A l'Académie, il faut se présenter vieux. Au Jockey-Club, il faut se présenter jeune. Des deux côtés, il faut se présenter inconnu.

Il y a des historiens, et il n'y a pas d'histoire. Pourtant Platon a pu dire

que l'histoire arrête l'antiquité qui nous échappe; mais nous la voyons à peine de profil et de trois-quarts, jamais de face.

Si les sots ont dans le monde une supériorité sur les hommes d'esprit, c'est qu'ils n'ont pas peur d'être bêtes.

Schopenhauer a dit des tableaux et des statues : « Il faut se comporter avec les chefs-d'œuvre de l'art comme avec les grands personnages: se tenir simplement devant eux et attendre qu'ils vous parlent. » Ce

n'est pas ainsi qu'on doit se comporter avec l'inspiration : il faut la violer doucement.

O la matinée ! la muse de l'inspiration ! Ceux qui ne l'ont pas aimée d'un fier et pur amour, ne savent pas toutes les joies qu'elle donne. Les ambitieux l'ont profanée dans leurs embrassements, mais les poëtes, les philosophes, les rêveurs lui ont ravi des trésors de virginité. Celui qui n'a pas surpris la nature dans sa couche toute blanche de rosée, s'éveillant peu à peu sous les lèvres indiscrètes du soleil, disant sa

première chanson par la voix du merle et de l'alouette, celui-là ne connaît pas la nature, même s'il a traduit Théocrite et Virgile, même s'il a contemplé pendant toute une heure un Claude Lorrain, un Ruysdaël ou un Diaz.

La forêt est le palais de la solitude. Il faut ne pas croire à Dieu pour méconnaître l'âme du chêne et du buisson, du chêne qui chante les grandes symphonies des orages et des recueillements ; du buisson qui fleurit sous les sérénades et les aubades du rossignol. L'esprit hu-

main s'épanouit en toute liberté sous les vertes ramées que transpercent çà et là les rayons du soleil ; que baignent les rosées éclatantes ; que parfument les violettes, les aubépines, les framboises et les fraises.

L'Histoire moissonne ses gerbes et ses fleurs, jusque dans l'oubli.

Il n'y a que les grandes âmes qui puissent juger les grandes choses.

Avant d'écrire des romans il faut à toute force en faire ; on ne ra-

conte bien les passions d'un autre qu'au souvenir des passions qui vous agitent encore le cœur.

Les comédiennes ne savent jamais quand elles descendent des planches si elles ne jouent plus la comédie. Combien de fois j'ai vu deux comédiennes me jouer en quelques minutes la scène de Trissotin et de Vadius ; à cela près que si elles débutent par des compliments, si elles s'arrachent bientôt les yeux, elles finissent toujours par se passer des épingles à cheveux pour se rajuster le chignon.

Quand çà et là elles se dépouillent de la friperie du théâtre, les comédiennes sont deux fois femmes.

Ceux que la gloire a touchés au front ne nous apparaissent que couronnés de lauriers et de cyprès. Il n'y a que les figures idéales, ou celles que la mort a moissonnées dans la fleur, qui nous apparaissent couronnées de roses et de violettes.

Une femme du monde, prise à l'improviste, joue très bien la comédie dans un salon parce qu'au fond elle ne fait pas autre chose depuis qu'elle

est dans le monde, ou même depuis qu'elle est au monde. Mais prenez-en mille et dites-leur de jouer au pied levé Phèdre ou Roxane, aucune ne le jouera bien : elles feront toutes la caricature du personnage. Voilà pourquoi il y a beaucoup de comédiennes et si peu de tragédiennes.

Combien de romans dont les personnages vivent dans l'imagination de l'auteur et qui s'évanouissent comme des fantômes devant le feu de la rampe !

Le théâtre est la poésie en action ;

pour le poëte, le monde c'est le théâtre; pour le spectateur, le théâtre c'est le monde.

Il n'y a pas de plus féconde école que la vérité. Le théâtre, selon les maîtres, est l'école du beau dire et du bien dire. Il familiarise aux grands sentiments d'héroïsme, de dignité et de sacrifice; il met le doigt du maître sur les ridicules; il donne la clé du cœur; il tient devant l'homme le miroir de l'humanité.

« Beaucoup d'esprit et peu de sa-

voir », disait Mme de Maintenon de La Rochefoucauld.

En effet, La Rochefoucauld ne lisait pas et n'avait pas voulu écouter ses précepteurs. « Les livres, disait-il, je ne connais que ceux-là. » Et il montrait les hommes et les femmes qui passaient devant lui.

Il y a en littérature les bœufs vigoureux et lourds, qui arrivent au bout du sillon sans fatigue pour eux, mais en fatigant le lecteur. Il y a les chevaux qui bondissent gaiement, qui n'avancent jamais, mais qui émerveillent le spectateur.

Qu'est-ce qu'un roman? Un chiffon dont la mode fait un joli bonnet et qu'elle jette bientôt par dessus les moulins. Vieux habits, vieux galons! Il faut écrire cent mille romans pour en placer un dans une bibliothèque!

Si vous ne faites du poëte qu'un photographe, vous supprimez la poésie et vous supprimez l'âme. Et si vous n'êtes plus qu'un reflet comment peindrez-vous la passion? Les choses invisibles, les joies et les peines du cœur, les beaux sentiments où Dieu

lui-même a marqué son empreinte, pouvez-vous les photographier ?

Ce n'est pas le poëte qu'on salue dans son œuvre, c'est l'œuvre; ce n'est pas même l'œuvre du poëte, c'est le Dieu inspirateur qui se cache et qui se révèle.

Les poëtes sont de sublimes ignorants, — les bêtes du bon Dieu. — Pour les poëtes, savoir c'est perdre.

Où est la vérité ? Vous dites que la figure est le miroir de l'âme :

moi je dis que la figure masque l'âme.

Qui voudrait donner les larmes poétiques de la désespérance pour les rires discordants de la bêtise humaine?

L'histoire est faite à coups d'injustice et à coups de sottises.

Il faut voir les choses de près et les juger de haut, voilà pourquoi je ne crois pas Suétone — bien moins encore tous les Suétones d'aujourd'hui. — Je prends en pitié tous ces fureteurs de scandales qui en inven-

tent quand ils n'en trouvent pas dans leur malsaine passion pour les horreurs historiques. Et ce qu'il y a de plus triste, c'est que l'Histoire, née grande dame, n'est plus aujourd'hui qu'une femme de mauvaise vie.

Celui qui dans un tableau cherche trop l'idée cherche la « petite bête ».

Les bons tableaux sont comme les bons vins : plus ils vieillissent, plus ils gagnent de ton et de saveur.

Le temps est un excellent collaborateur : il secoue sur les tableaux je ne ne sais quelle poussière d'or qui

finit par cacher le pinceau du peintre.

Les mauvais tableaux que la mode colore de la lumière d'occasion ne règnent qu'un jour, comme la mode elle-même. Si vous les voyez le lendemain, vous les trouvez ridicules comme les chapeaux, les robes et les rubans qui s'ennuient chez les marchandes à la toilette.

Quand les femmes veulent décorer leur salon par des tableaux, elles ne se préoccupent que des cadres. Combien d'hommes qui sont des femmes — ou des tapissiers.

Montre-moi tes tableaux, je te dirai qui tu es : les courtisanes n'aiment que les Madones ; les femmes du monde n'aiment que les pages décameronesques; les imbéciles n'aiment que les symboles

Ne vous laissez jamais prendre aux *réveillons*. La vraie couleur n'a pas besoin d'être réveillée. Les accidents de lumière sont presque toujours la marque des faux coloristes. N'est-ce pas Diderot qui disait : « Un tableau n'est pas un ragoût auquel on peut toujours ôter ou donner un point de sel ? »

Il y a un monde entre la couleur réelle et la couleur locale. La couleur réelle se prend sur la palette, la couleur locale se trouve sur la toile.

Le soleil du peintre n'est pas le soleil qui luit pour tout le monde.

Je ne sais si Dieu a fait l'homme à son image ; mais, quand l'homme a fait Dieu à son image, l'Art a été créé, l'Art, l'idée de Dieu retrouvée dans l'âme de l'homme.

L'Art est né en Egypte, à la recherche des dieux ; il n'a qu'une expression, une expression typique,

primordiale, éternelle. Il cherche les dieux partout, sur la surface vivante, jusque parmi les bêtes où l'homme s'égare et se confond : il se multiplie à l'infini dans la représentation de toutes les créatures, mais toujours il garde son caractère symétrique, symbolique, hiéroglyphique. Tous ces dieux ne font qu'un seul Dieu. C'est la Nature qui s'imprime par mille figures, mais qui garde toujours le caractère grandiose et immuable.

L'Art égyptien est l'art de l'idée; il l'exprime sur tous ses monuments et sur toutes ses figures. Sa Bible

c'est son histoire. C'est en lui qu'il faut chercher la Religion et la Politique de toutes ces générations encore inconnues, méconnues, mal connues; son dieu, c'est l'universel et l'infini que l'Art représente par toutes les figures de la terre; sa politique, c'est ce type absolu qu'il donne à tous, même à leurs ennemis les plus dissemblables, comme si l'Egypte seule était la nation par excellence, l'image primitive et sacrée où devaient venir se confondre toutes les nations et toutes les images.

Si l'Art égyptien représente l'Idée, la Grèce représente la Beauté; l'Egypte, c'est l'idée dans la force et dans la symétrie; la Grèce, c'est la beauté dans la grandeur et dans la grâce.

La Grèce a mille figures parce qu'elle a mille dieux; aussi, par le miracle de l'Art, la beauté est représentée dans ses formes les plus variées, depuis la sublimité jusqu'à la caricature. Sous la main d'un Grec, tout devient or et rayon.

La Grèce a eu ses trois époques. L'art hiératique, l'art théâtral, l'art

naturaliste : Dieu, l'homme, la nature.

Le monde marche, dit le philosophe. On serait tenté de lui répondre: La terre tourne et répète les mêmes évolutions. En Italie, après tant de siècles nocturnes où ne brûlaient même plus les lampes sacrées de l'antiquité, l'Art a eu aussi ses trois caractères fermement accusés : les fresques du Campo Santo, l'école d'Athènes, le Cénale de Santa Maria delle Giazzie.

Un troisième Art est venu qui a condamné cet éblouissement : l'Art

du Moyen Age, l'Art chrétien, l'Art ascétique.

Les Zeus et les Vénus tombent des temples et se brisent sur les dalles, au bruit de l'Evangile, au chant du *Dies iræ*. La vie immortelle est trouvée, la terre n'est plus qu'un chemin de douleurs qui conduit au ciel, un pèlerinage sur les pas du Christ et de la Vierge, des Apôtres et des Saints. Notre royaume n'est plus de ce monde. Que nous font ces beautés périssables, peintes ou sculptées par les Grecs ? Le corps n'est qu'une dépouille mortelle, l'âme est une figure immortelle. C'est l'âme que

nous voulons voir à travers la forme comme le ciel à travers le nuage, comme c'est l'âme qu'il faut représenter dans ces tryptiques, dans ces vitraux, dans les statues de pierre qui prient, qui chantent, qui pleurent à toutes les cathédrales; c'est l'âme encore qui se révèle dans cette architecture tout aérienne, dans ces flèches à jour qui se perdent dans les nues pour mieux montrer le chemin du ciel.

L'Art chrétien commence à saint Luc et finit à Angelico da Fiesole. Vénus a vu encore ses temples quand la Vierge a été peinte; l'Art

grec n'a pas brisé soudainement son pinceau, ni son ciseau, mais le glas de l'Église a sonné pour lui. Pareillement, après Angelico da Fiesole, l'Art chrétien sera presque étouffé dans l'efflorescence de l'Art théâtral et de l'Art naturaliste.

Ce n'est pas seulement la Renaissance qui a renouvelé l'Art chrétien, c'est la Nature, la Nature qui trouva enfin son peintre dans Léonard de Vinci.

Ce fut le mariage d'amour de l'Art et de la Nature, amour pro-

fond, mystérieux, infini, le rayon dans l'abîme.

Bossuet a dit : « Tout était Dieu, excepté Dieu lui-même ». On pourrait dire cela de l'Art chrétien. L'Église cache la Nature et répand son ombre sur la face même de l'homme. Aussi l'image de Dieu ne rayonne plus. Le Christ est partout semant sur les chemins son sang et ses larmes. Les processions de pèlerins, les lamentables échos de leurs psaumes et de leurs litanies attristent les moissons et les vendanges. Les prêtres et les prêtresses de la vieille mère Nature n'ont plus une chan-

son pour bénir Dieu Créateur. L'Amour se cache et se repent à la première caresse. Le monde se prosterne sur la tombe, parce que la tombe est la porte du Ciel. Il ne comprend pas que Dieu lui impose la vie, — une épreuve, — mais une épreuve qui a ses heures de joie, d'amour et d'effusion.

Léonard de Vinci se mit à la table de Dieu le Fils et fut du Cénacle, mais il s'agenouilla à l'autel de Dieu le Père devant la sainte Table de la NATURE.

Aujourd'hui, on nie les miracles

de la foi, mais on proclame les miracles de la science. On a fabriqué des télescopes pour voir le ciel et on a ausculté la terre. On a entrevu la profondeur du ciel et on a entendu battre le cœur de la nature. Or, que disent aux demi savants ces grandes figures de Dieu ? Elles disent qu'il n'y a pas d'âme parce que tout a sa raison d'être et que l'âme n'a que faire dans le système de la terre non plus que dans l'harmonie du ciel. Et les demi savants chantent les offices du Néant.

La parole n'a pas été donnée à

l'homme pour déguiser sa pensée, mais pour le dispenser d'en avoir.

Ce qui fait la force de Dieu, c'est qu'il ne discute ni avec sa femme ni avec son conseil des ministres.

Si le Sphinx eut dit le mot de ses énigmes il serait tombé de son piédestal.

Quel est donc le premier imbécile qui a dit devant un beau portrait de femme : « Il ne lui manque que la parole » ?

L'oreille est toujours une oreille d'âne, aussi parler au cœur c'est parler d'or.

Quand Satan voulut séduire Ève il ne daigna pas lui dire un mot; il se contenta de lui siffler un air d'Offenbach.

LIVRE V

# LE LIVRE DE L'AME

LE LIVRE DE DIEU, LE LIVRE DE LA MORT

Beaucoup d'âmes meurent avant le corps, si elles n'ont pas le sentiment de l'immortalité.

Est-ce que Dieu s'amuse aux spectacles que nous lui donnons? — Orgueilleux, est-ce que vous vous arrêtez aux spectacles des mille insectes qui aiment et qui chantent dans une touffe d'herbes?

Qu'est-ce que le génie humain si ce n'est une réverbération divine?

Admirable logique de l'homme! c'est avec son âme qu'il nie son âme. C'est par la mort qu'il nie la vie. C'est par la nature qu'il nie Dieu.

Quiconque a regardé une mère allaitant son enfant a vu Dieu dans son œuvre. L'athée a-t-il bien regardé sa mère?

La mère est le seul dieu qui n'ait pas eu d'athée.

Si tout finit en ce monde pourquoi le penseur est-il dans le tourment de l'obsession de l'infini?

Depuis le commencement du monde, il n'y a d'éternel dans la raison humaine que la raison de Dieu.

La pensée — l'âme fuyant sa maison — court l'aventure sans tenir compte de la sagesse que Dieu a déjà mise en nous. Pourquoi toujours étudier hors de nous-même, dans les nuées, sans connaître la géographie du ciel ? C'était le pays de Pascal, mais il a presque toujours passé à côté de la vie sans l'aimer.

La vérité c'est la lumière de l'art, mais la vérité sans l'art, c'est la nature sans Dieu, c'est la moisson sans soleil, c'est la femme sans amour.

*Non licet omnibus adire Corinthum.*

Mais il est permis à tout le monde, même aux simples d'esprit, d'aller à la Vérité, parce que ceux qui n'y vont pas par la Science y vont par le cœur, cette autre lumière.

Nul plus que moi n'admire le savant qui, penché sur la nature, lui arrache ses secrets, par amour et par surprise. C'est le devoir de l'homme de chercher son chemin dans la vie, de marquer les abîmes et les oasis, de forger les armes de la civilisation, de maîtriser la mer rebelle qui ne dira jamais son dernier mot. Mais parce que l'homme

sait lire l'alphabet de la Nature, se croira-t-il initié au livre de l'Infini? Il aura beau « ausculter » la terre — je n'invente pas l'expression — et faire « l'autopsie de l'âme », il ne franchira jamais ce fleuve indomptable qui sépare le Fini de l'Infini. Faust a cherché la science : il a trouvé Marguerite agenouillée dans le temple.

Je pourrais ne pas dire un mot de plus, mais je n'ai pas peur de fixer le pâle soleil de la raison humaine. Il faut croire à l'inconnu et à l'invisible pour marcher dans la lumière. O science des hommes, *stulti facti*

*tuus*, science toujours aveugle! La poésie seule est une voyante ; Victor Hugo, qui parle mieux qu'un savant, a dit : « Il faut étudier et non railler. Du visionnaire, la science qui ne sait rien, n'a pas le droit de rire ».

C'est la douleur qui élève l'homme jusqu'à Dieu. Le jour n'est beau que parce que la nuit vient et s'en va. Si Dieu avait mis le bonheur sur la terre, il eût trop éloigné le ciel, en supprimant pour l'homme ces aspirations qui le font dieu lui-même et qui l'entraînent avant l'heure aux épreuves des existences futures. Ah !

vous avez l'orgueil de vouloir monter jusqu'à Dieu sans vous déchirer les pieds aux épines du chemin? Marche, pauvre homme, souffre la faim, souffre le froid, souffre la passion, souffre la mort; mais, au milieu de toutes tes douleurs, ne sens-tu pas que tu gagnes ta part de paradis, disent les légendes? — Ne sens-tu pas que tu deviens dieu toi-même?

Quand l'homme veut parler de lui-même, il ne peut le faire que par un autre lui-même qui le domine. La science fera vingt fois le

tour du monde, sans trouver le secret des forces invisibles; elle entr'ouvrira les pages du livre universel, mais en lira-t-elle jamais la moralité? L'esprit humain, s'il ne renferme une parcelle d'esprit divin, heurte les ténèbres à chaque pas. Il part d'un pied libre, il lève son front orgueilleux, mais qu'a-t-il donc inventé tout en se niant lui-même? C'est la création du néant dans le massacre des hypothèses.

On aura beau mettre un croyant et un athée aux deux confins de l'esprit, s'ils disent leur pensée avec

bonne foi ou même avec l'air de la bonne foi, ils révèleront le même sentiment. Le spiritualiste dira que l'âme de Dieu anime le monde, le matérialiste dira qu'il ne voit pas Dieu dans le monde, mais il parlera de l'âme des choses. Qu'est-ce donc que l'âme des choses ? Donnons une âme à la terre. Que fera la terre si une main invisible ne la conduit dans le mouvement perpétuel ? Donnons une âme au rocher, détachons-le de la montagne et disons-lui de se servir de son âme : vous verrez où il ira. Ce serait l'histoire de la terre, si Dieu n'y mettait la main.

La Grèce a eu des sages, mais non pas les sept. Je le prouverais bien vite, si je donnais ici sept sentences des sept philosophes consacrés depuis des siècles dans le calendrier des grands saints de l'esprit.

Selon Thalès, l'eau était le principe de toutes choses. Et, sur ce beau mot, il vidait sa coupe pleine de vin. Solon, qui prêcha l'égalité, se fit esclave de Pisistrate. Chilon, qui voulait qu'on vécût loin du plaisir comme de la douleur, osa mourir de joie parce que son fils avait tué un homme aux fêtes de pugilas. Fût-il moins fou le tyran Périandre, ce

sanguinaire qui confisqua les bijoux des Corinthiennes pour une offrande aux Dieux, parce que ses chevaux concouraient aux jeux Olympiques ? Pittacus ne fut pas plus sage que Solon, puisqu'il traîna aussi son péplum dans le sang. Qui encore ? Simonide, un malin le jour où il enseigna l'art de n'être point volé : l'art d'aller tout nu.

Lamennais s'est écrié : « Voulez-vous que je vous dise ce que c'est que le monde ? une ombre de ce qui n'est pas, un son qui ne vient de nulle part et qui n'a pas d'écho,

un ricanement de Satan dans le vide. « Pourquoi Satan, si Dieu n'y est pas? »

« Qu'est-ce que l'âme ? » demandait-on à Fontenelle. Il se recueillit et répondit : « Il faudra le demander à Marivaux ». Mais, se reprenant : « Il a trop d'esprit pour en savoir plus que moi. »

Est-ce là le dernier mot sur l'âme ?

L'âme apporte des idées en nous, parce que Dieu l'a armée de toutes pièces ; c'est elle qui donne la lumière au corps, comme le feu de

l'âtre donne la lumière à la maison.

L'homme n'imagine que ce qui est. Le pressentiment est une des visions de la réalité. Puisque nous parlons de notre âme, c'est qu'elle existe.

Tous ceux qui ont disputé sur l'Évangile, font tour à tour l'âme corporelle et incorporelle. *Corporalitas nimæ in ipso Evangelio relucescit.* L'Église a décidé que l'âme est immatérielle, mais l'âme est une image et il n'y a point d'i-

mage qui représente l'esprit ; vaines disputes dans les nuées.

Les âmes sont les idées de Dieu.

L'âme a trop la marque divine pour n'avoir que des destinées humaines.

L'ennui trame un linceul noir, tandis que la mort trame un linceul blanc.

Entre les morts et nous, qu'y a-t-il? un nuage. Le nuage passera, il passe, car ce nuage c'est le temps.

Quand nous voulons fixer la mort, la vie nous éblouit.

Les amours qui se brisent sur la terre se renouent au ciel, s'ils sont brisés par la mort elle-même. C'est que les destinées de l'âme nous mènent par delà le tombeau avec les sentiments qui ont agité notre vie ici-bas. Plus on approfondit l'abîme du lendemain, plus on traverse la nuit vers l'aube promise, plus on se convainc que la vie terrestre n'est qu'un commencement.

Voir le pays natal c'est voir sa se-

conde mère, car la nature, elle aussi, vous fait à son image ; si le ciel du pays est plus doux, les arbres ont des chansons plus gaies, les buissons des senteurs plus pénétrantes, les fontaines versent une eau non pareille. *Super flumina Babylonis illic sedimus et flevimus.* Pas une ronce du sentier qui n'ait son miel, pas une pierre du chemin qui ne soit une pierre parlante. Envoyez-moi pour mourir une bouffée d'air de Bruyères.

Le dessin de la physionomie dans le travail de la mort, s'accentue pour donner aux traits plus de caractère

et plus de beauté. Il semble qu'un grand sculpteur soit venu pour la retouche suprême et qu'il ait, d'un pouce intelligent, ennobli, précisé, sublimé la figure du mort. Tout en cherchant l'harmonie, il a accusé le type. Jamais l'homme n'est plus beau qu'après sa mort. C'est que l'âme en partant répand sur sa face la lumière divine.

Si le tombeau était la fin de tout, aurions-nous ce frémissement respectueux qui prend à tout homme devant la majesté de la mort ? Quand un cercueil descend dans la

terre, nous sommes solennellement émus, non pas de la peur d'y descendre nous-mêmes, mais de la terreur de l'inconnu. Où va celui qui est parti? Il est entré dans les ténèbres pour nous impénétrables, mais qui sait si déjà le tombeau ne lui a pas ouvert une porte lumineuse. Qui oserait dire devant cette fosse ouverte que c'est un des gouffres du néant? Non, le mort que l'on enterre s'éveillera plus vivant que nous ne le sommes, nous qui le pleurons.

Quel est le spectateur de ce dé-

nouement inattendu de la vie qui ne sente que celui qui n'est plus a encore les yeux ouverts sur nous, les yeux de son âme. Ses ennemis disent qu'il ne leur fera plus de mal; mais ne craignent-ils pas de le retrouver là-haut ? Le sentiment intime devant un cercueil, c'est que si « la farce est jouée », comme a dit Rabelais, elle se jouera encore sur d'autres théâtres. Et la mort est une figure trop terrible pour que le drame futur ne soit pas plus grandiose.

Les esprits forts disent que la nature n'a pas de mystères. Ils ne

croient à rien et ils rient tout haut avec la désinvolture des gens qui ne savent rien, ou avec la pédanterie de l'omniscience, des âmes en peine et des esprits errants qui nous obsèdent. Parlons avec humilité de tout « *ce qui est au delà* ». Dans cette mer perdue, nous ne pouvons aborder qu'un coin de la vérité. Et encore, parmi les plus hardis navigateurs, combien qui vont se briser dans les récifs après avoir entrevu le rivage.

N'est-ce pas perpétuer le duel entre l'âme et le corps ? Dieu, en

nous créant idée et matière, rayon et grain de sable, n'a pas voulu emprisonner l'âme dans le corps ; donc le corps n'est pas une prison qui doive humilier l'âme, c'est la maison : on doit aimer sa maison. Que deviendrait l'âme si elle n'avait pas ce refuge où elle se repose de ses ascensions ?

Tout le génie humain doit donc s'évertuer au mariage temporaire de l'âme et du corps. Mariage d'amour et de raison qu'il faut poétiser par les conquêtes de nos ascen-

dants, sans oublier que tout homme travaille pour l'avenir.

Le mal ne sera jamais étouffé ; mais, plus nous allons, plus il se cache, tant la lumière du bien frappe le mal. Le mal sera vaincu. En attendant les jours espérés, il faut que toute âme soit la sentinelle avancée de son corps, mais sans se retourner pour tirer sur lui. Conduisons gaiement nos passions et n'oublions pas que « les vallées se réjouissent sous la rosée, les collines sont revêtues d'allégresse et les montagnes chantent l'hymne de la vie ».

Vous qui niez l'invisible, dites-moi si cette mère désespérée qui cultive des roses et des violettes sur la tombe de sa fille morte en ses vingts ans, ne croit s'agenouiller que devant un grain de poussière. Ne sent-elle pas que le parfum de ces chères fleurs montera jusque dans les régions inaccessibles où est l'âme de sa fille ? Pourquoi va-t-elle au tombeau, dans ses grandes effusions ? c'est que le tombeau est l'autel de son culte ; ce qui fut cher à son cœur est là couché pour jamais. Cette figure humaine s'est transfigurée, elle la sent tout autour d'elle,

qui palpite, qui pleure et qui console.

Le culte des morts prouve le culte de l'immortalité. Aussi c'est avec la foi la plus ardente en l'autre vie que j'ai inscrit ces deux sonnets sur un tombeau :

### L'AURORE

SONNET PAÏEN

Où vais-je ? Cet abîme est profond. J'y descends,
Par la nuit la plus froide et la plus ténébreuse.
Et je vais, et toujours cet abîme se creuse ;
Je ne puis secouer l'horreur que je ressens !

Je rencontre par là de funèbres passants
Que conduit par la main la mort malencontreuse ;
Va-t-elle m'endormir en cette nuit affreuse,
Où je ne vois passer que corbeaux croassants ?

Ame de mes vingt ans, jeunesse épanouie,
En un jour dans mes bras tu t'es évanouie !
Mais que vois-je ? Déjà m'apparaît l'Orient :

A l'horizon lointain quelques nuages roses
Emergent. C'est déjà l'Aurore aux doigts de roses.
Qui m'ouvre le palais du soleil souriant ?

## LA TRANSFIGURATION

SONNET CHRÉTIEN

O Résurrection ! blanche divinité
Qui rouvrant mon tombeau soulève mon suaire
Tu viens me réveiller en ce sombre ossuaire,
Avec le pur rayon de l'immortalité !

Je suis tout ébloui de suprême clarté
Et je vais m'élever de ce lit mortuaire
Au mont inaccessible, où dans son sanctuaire
Je verrai, rayonnant, Dieu dans sa majesté !

Je tiens donc aujourd'hui la clef de ce mystère :
La porte du tombeau se ferme sur la terre
Mais s'ouvre dans le ciel où je ne suis plus seul.

L'hiver neigeux blanchit montagnes et vallées
Pour l'azur éclatant des sphères étoilées
La mort me transfigure en son chaste linceul.

Les amis couchés dans le tombeau agitent notre esprit tout autant que les amis qui sont debout; on ne les voit plus par les yeux du corps, mais l'eau-forte de leur figure s'est gravée plus profondément dans le cœur par le souvenir. Le rêve lui-même, ce travail mystérieux, vous parle

bien plus de ceux qui sont partis que de ceux qui sont restés.

Les morts reviennent vivants par les songes. Le metteur en scène qui nous donne, la nuit, la comédie des songes est plus vrai et plus saisissant que la vérité elle-même. Mais n'est-ce pas l'âme des morts qui nous joue cette étrange comédie ?

Le jour de la fête des Morts, ceux qui font semblant d'être vivants vont saluer pieusement ceux qui font semblant d'être morts.

Quand on s'approche du seuil de

l'éternité, on doit s'incliner avec respect et imiter pieusement ces anciens voyageurs qui lavaient leurs pieds dans la rosée du soir avant de demander l'hospitalité. C'est l'extrême-onction des chrétiens. Tous les philosophes qui ont interrogé la vie future se sont recueillis le soir avec émotion comme si l'image des dieux dût leur apparaître.

La mort n'est pas une porte qui se ferme, c'est une porte qui s'ouvre.

La vie présente est éclairée par la vie future.

Se réfugier en Dieu avant l'heure est un crime contre la nature, cette fille de Dieu.

La mort est moins sombre que l'exil, puisque la tombe n'est qu'une porte ouverte sur l'autre monde où chacun retrouve sa patrie.



Pourquoi Dieu a-t-il mis sur notre chemin la mort toujours aveugle ? C'est que tous, tant que nous sommes, enfants ingrats, nous oublions trop vite la maison paternelle. La mort nous fait repasser par là.

La mort n'a d'action que sur l'œuvre de la nature ; elle ne peut rien contre l'âme, œuvre de Dieu. Le tombeau ne prend pas la lumière.

Rivarol, voyant venir la mort, dit à ses amis : « Voilà la grande ombre qui s'avance ». La mort ne projette son ombre que parce qu'elle est éclairée par le soleil d'outre-tombe.

Si le tombeau a la majesté du mystère, c'est que le tombeau ne renferme pas le néant. La nuit du tombeau a son aurore.

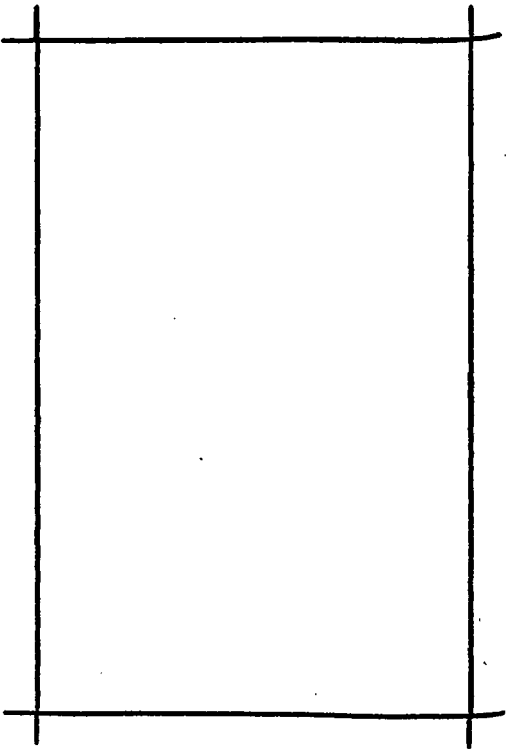
La mort soulève le couvercle de plomb sous lequel les ailes de Psyché se repliaient douloureusement.

On salue le mort qui passe comme un voyageur qui part en avant.

J'ai dit : « Il faut quitter les fêtes de l'amour comme les fêtes du monde, avant que les bougies ne s'éteignent ». C'est ainsi qu'il faudrait quitter la vie avant que la mort ne mette son éteignoir sur les dernières lumières de l'intelligence.

Par la poésie, par la science et par

l'amour, évertuons-nous à faire de notre âme le miroir de ce monde afin qu'elle soit à notre mort le miroir d'un monde encore plus beau.



# TABLE


Préface. . . . . 1

LIVRE Ier

Le Livre de la Vie. . . . . 1

LIVRE II

La Femme . . . . . 55

LIVRE III

Le Cœur et l'Amour . . . . . 145

LIVRE IV

L'Esprit, l'Art, la Philosophie, la Science. . . . . 193

LIVRE V

Le Livre de l'Ame, le Livre de Dieu, le Livre de la Mort . . 249



ÉVREUX, IMP. DE CHARLES HÉRISSEY.

00100436

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 05 October, 2018